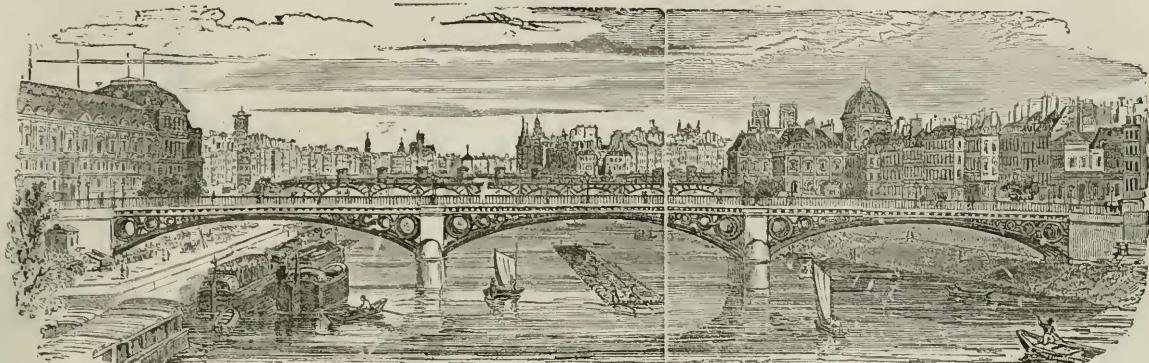


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 36. VOL. II. — SAMEDI 4 NOVEMBRE 1845.

Bordeaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.

pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Une visite au poète Jasmin. Portrait et Maison de Jasmin; Coupe et Laurier d'or donné à Jasmin. — Histoire de la Semaine. — Le Page, romance. Paroles de M. E. de Lonlay; musique de M. Bonzelli. Gravure. — Théâtre-italien. Belisario. Potrait de Fornasori. — Courreurs de Paris. Madame Paradol; le Protre au guillotin. — Les Vendanges. Sept Gravures. — Romanciers contemporains. Charles Dickens. Martin fait de nouvelles connaissances et fait un nouvel ami. Gravure. — Macchia Pusterla. Roman de M. César Canini. Chapitre XV. le Père et le Fils; chapitre XVI, l'Exilé. Douze Gravures. — Annonces. — Modes. Gravure. — Amusements des Sciences. Gravure. — Rébus.

Une visite au poète Jasmin.

Agen, cette ville ancienne, située au cœur de la Gascogne, sur les rives admirables d'un fleuve qui a besoin d'être plus vaste; Agen, avec sa cathédrale byzantine, sa maison de Moutluc, sa promenade superbe du Gravier, ses ponts si

tout honnêtement, qui rase et coiffe; mais cet homme est l'homme du Midi.

Il y a bien aussi, dans cette France méridionale, un autre homme qui, par sa poésie et sa condition, a quelque similitude avec Jasmin; c'est Reboul, le boulanger de Nîmes. Mais cette circonstance n'est qu'apparente; Reboul n'est homme du Midi et boulanger que par hasard; ce n'est pas là sa condition réelle. C'est un littérateur d'esprit et élégant, également d'autres; c'est un des mieux placés dans cette région d'astres qui gravitent, en le reflétant, autour de ce soleil qui se nomme Lamartine. Mais n'allez pas lui demander des vers en patois; sa langue est celle de Paris; il en connaît tous les secrets, toutes les formes mélancoliques et harmonieuses; il vous variera avec charme cet éternel thème de douleur, de religion et d'amour qui, depuis 1820, a fait germer deux mille volumes de vers. Ce qui le distingue cependant et le met hors ligne, c'est qu'il est boulanger; mais ceci est le secondaire et l'accident de sa vie. — Une dame du grand monde, entendant parler des succès diplomatiques et des tableaux de Rubens, disait ponctuellement: « Ce Rubens était donc un ambassadeur qui s'amusa à peindre? — Eh! non pas, madame, répondit Van-Dyck: c'était un peintre qui s'amusa à être ambassadeur. » Reboul est un homme de beuver d'esprit qui s'amusa à être boulanger.

Tel n'est pas Jasmin. Là, au contraire, est une nature supérieure, vierge, originale, un génie qui n'a d'autre source que dans lui-même, et qui s'est fait un lit et des rives pour y verser et y promener une poésie étrange et inconnue. C'est un homme qui, parlant une langue saine de celle du Dante, mais aujourd'hui délaignée et presque proscripte, s'en est hardiment emparé, l'a épurée, agrandie et livrée. Cette langue ailk mortis, disaient-ils, et lui la ressuscite et la baptise au nom de la poésie et du génie; et ses poèmes, qui ne peuvent péir, entrent avec eux l'idiome dans leur immortalité.

Quel est donc cet homme extraordinaire devenu ainsi la gloire et presque l'Idole du midi de la France? Il nous serait facile de répondre à cette demande en analysant et pillant au besoin les excellents et charmants articles publiés déjà sur lui par MM. Nodier, Sainte-Beuve, Lavergne et tant d'autres; mais peut-être voudra-t-on bien préférer à ce transvasement des pensées et des phrases d'autrui des impressions personnelles et toutes récentes. Je vais donc raconter avec une vérité simple la visite que j'ai faite il y a peu de jours à Jasmin.

Sur le bateau à vapeur qui mène de Bordeaux à Agen, tous les hommes du Midi m'avaient d'avance répondu à la question que j'allais leur faire: « Jasmin! vous trouvez sa boutique sur la promenade, près du pont suspendu. An-dessus est écrit: Jasmin, coiffeur des jeunes gens. Au reste, tout le monde vous l'indiquera. » M. de Talleyrand, à qui l'on demandait l'adresse de la princesse de Vaudemont, répondait: « Demandez à Jasmin! au premier pauvre que vous rencontrerez dans la rue. » En Gascogne, tout le monde connaît la demeure du poète, comme à Paris tous les pauvres savent où vit la bienséance.

Arrivé à Agen, et devant cette boutique célèbre, j'en examinai curieusement l'aspect extérieur. Les boutiques des coiffeurs de la rue Saint-Marcel ou du Gros-Caillou sont assurément plus splendides que celle du poète. Les bustes traditionnels en cire ou en carton ne se voient même pas sur la devanture étroite et étroite, qui se couronne par une planche avec ces mots: Jasmin, coiffeur des jeunes gens; au-dessus est un seul étage, avec une seule croisée, puis le toit. D'ailleurs dans la montre rien ne révèle l'auteur; pas un livre, pas une affiche; des objets de toilette parlent pour le seul coiffeur.

J'entrai dans la boutique. Elle est étroite et petite; trois chaises et un fauteuil en paille la meublent; tout autour, des armoires vitrées regorgent de perroques, de balcons, de perruques et de parfumerie; une de ces armoires, la plus obscure, contient quelques livres; à côté d'elle, dans le même coin, un petit guéridon est chargé de journaux, de lettres, de livres: c'est le coin du poète.

La femme de Jasmin était alors seule. « Mon mari va descendre, » dit-elle. Quelques instants après entra dans la boutique un homme de quarante-cinq ans, de taille moyenne, mais vigoureux et trapu, la tête forte, le teint animé, la lèvre épaisse, les cheveux crépus, les yeux pleins de feu, une physionomie que plus tard je vis bien être aussi mobile qu'énergique. Il était vêtu d'un paletot dont les soieries et la gaine étaient fort finies. C'était Jasmin.

Il me fit asseoir sur le fauteuil de paille, et lui-même prit ma chaise derrière sa femme. Cette double condition de poète et de coiffeur embarrassait ma démarche, et j'attaquai d'abord le coiffeur. « Monsieur, lui dis-je, je dine au château de la Garde, à quatre lieues d'ici. Je ne sais si j'aurai le temps de faire ma barbe avant l'heure du dîner... et je viens... » Jasmin me répondit qu'il ne lui paraissait pas qu'il y eût besoin de me raser; mais en étudiant un petit frontement presque imperceptible dans sa bouche et ses yeux, je fus dès de suite de ce qu'il était qu'un prétexte, et que le véritable but de ma démarche était de venir trouver l'homme éminent et de connaitre le poète.

Alors la physionomie de Jasmin devint tout à coup brûlante



beaux sur la Garonne, où vient s'ajouter un dernier miracle de l'art, le pont-aqueduc; Agen cependant, aux yeux du voyageur, à la pensée même de l'Agénais et de l'habitant du Midi, n'a qu'une seule merveille, une au moins qui absorbe toutes les autres: c'est un coiffeur-poète, un homme de génie



(Maison de Jasmin.)

et splendide d'animation, de froide et indifférente qu'elle était. « Savez-vous ma langue? s'écria-t-il en changeant de chaise et en se rapprochant de moi. — Non. — Ah! mon Dieu, quel malheur! mais c'est égal, j'essayerai de vous la faire sentir. » Et tout à coup, sans autre prologue, le poète, avec

une chaleur d'esprit et un enthousiasme dont on ne peut rendre compte, dans un excellent langage français d'auteurs, se livrait à une improvisation saisissante et à une théorie du son art de poète et du génie de sa langue, dont je regrette bien de ne pouvoir donner ici une idée.

« Quel bonheur pour moi, disait-il, de m'être servi de la langue de mon pays! Quoique vieille, elle est vierge; aucun antécédent, pour ainsi dire, aucune règle, aucune de ces épreuves émouvantes ne lui commandent. Elle est libre, libre, neuve dans la littérature, et elle peut s'enrichir sans contrôle des parades de ses seigneurs qui nous entourent, des langues espagnole, italienne, et des toutes celles du Midi.

« C'est ce qui fait mon bonheur, et peut-être ma force. Votre langue, au contraire, quelle est-elle? Enervée, de règles, d'entraves, de liens de goût et de purisme, éprouvée par la multitude et la fécondité des auteurs, elle est vicieuse et caduque. C'est une langue admirable, sans doute, pour la vie de la nation; mais c'est une langue tuee pour la poésie. — Aussi on dit que la poésie meurt en France; c'est parce que la langue poétique meurt qu'on le dit; car la poésie elle-même peut-elle mourir? Et soyez attentif à ceci: examinons la manière de Victor Hugo? Qu'a-t-il cherché, ce grand poète, si ce n'est la langue qui lui manque. Remarquez qu'il a voulu l'électriser et la ressusciter, pour ainsi dire, par la bizarre recherche des mots et des formes, par le grandiose quelquefois exagéré des idées. Le voyagez-vous au milieu de cette tourmente de son génie? D'où vient cette agitation? C'est que l'instrument lui manque; sa langue usée et morte lui répugne; il veut se faire une langue nouvelle dans la sienne. Moi, au contraire, j'ai la mienne, comme je vous la disais, pure, vierge, hardie, vive, le bouquet de fleurs d'orange au cité; et c'est moi, moi seul jusqu'ici à qui le bon Dieu a accordé de la mener à l'auteuil.

« Avec une pareille liberté et un tel bonheur, la poésie devient facile et naïve comme elle doit être; le vrai et le simple sont seuls touchants et poétiques. Aussi tous mes efforts tendent à ce. — Je ne dis pas l'Éternel, le Dieu tout-puissant, etc., mais le bon Dieu, et l'idée de Dieu n'en arrive-t-elle pas au cœur plus vive et plus tendre? Où est la plus belle poésie, la vraie, si ce n'est dans ces vers de Béranger? »

Et Jasmin, se levant, me dit avec un air prodigieux et les inflexions d'un comédien consommé ces vers :

Mes enfants, dans ce village,
Voilà depuis, il passe;
Voilà un longtemps de ça;
J'étais dans l'âge de ménage.
A pied grimpant le coteau
Où, pour voir, je m'étais misé,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai.
Il me dit : Bonjour, ma chère!
— Bonjour, ma chère!
— Il vous a parle, grand'mère!
Il vous a parle!

« Voulez allez entendre mes vers, continuait-il; vous verrez, vous verrez. C'est la nature, la douleur, la joie comme Dieu les fait. »

Alors il se leva, et avec une pantomime sublime, car il pleurait de vraies larmes, il fit la scène poétique qu'il voulait peindre. « Mon fils! mon fils! mon pauvre enfant! Il est mort. Voilà, mon ami, le voilà! Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu, mon pauvre Didou, mort! Là, voilà sa chaise, ses habits, ses livres. Oh! mon Dieu!

« Voilà la nature, monsieur, voilà ma poésie.

Cette scène était attendrissante au plus haut degré. « Maintenant je vous vais lire mes vers, » dit-il. « J'attendais avec impatience cette oïe, sachant l'admirable talent de lecture du poète.

« Combien pouvez-vous me donner de temps? dit-il. — Jusqu'à trois heures et demie; la voiture de Caillat m'attend à cette heure. — Ah! mon Dieu! quel malheur! Ah! mon Dieu! je ne pourrai pas vous lire *Francouette*, — ni *L'Augele du Castel-Caillé* non plus! Quel malheur!

En ce moment, entre un étranger, je dis suis de ce pays, monsieur, mais l'habile Genevois, et dans cette ville tout le monde me parle de vous, on n'en veut de ce que ne pas vous connaître. — Voulez-les d'Agen? dit Jasmin. — Non pas, mais de... » Alors Jasmin de lui serrer la main, de lui parler gaucon, mais sans le faire asseoir et sans le retenir. — L'étranger partit donc!

« A nous donc! s'écria Jasmin; qu'est-ce que je vais vous lire? Ah! mon Dieu, quel dommage que vous ayez si peu de temps! — quel malheur de ne pas lire *L'Augele*! — Ah! monsieur, c'est si touchant, si beau! cette pauvre fille qui meurt frappée de Dieu au moment où elle allait se tuer elle-même! vous verrez, vous verrez! »

Et il feuilletait son livre, ravi à chaque pièce qu'il voyait; et il s'arrêta enfin à celle-ci:

« Un riche Agriculteur qui sans cesse l'invitait à aller s'établir à Paris, où il ferait fortune.

« Suivez sur la traduction française qui est en regard, moi dit-il, et vous me comprendrez; et arrêtez-moi là où vous ne sentirez pas le mot gaucon.

Et il lut délicieusement cette pièce :

Et bons tabé, Mousset, sans crogne
De troublé mes jours et mes nœys
M'escrives de pointz ma guitaro et mon peigne
Dans la grande valé des Reys!...

Et vous aussi, monsieur, sans craindre
De troubler mes jours et mes nœys,
Vous m'escrives d'illor porter ma guitaro et mon peigne
Dans la grande valé des Reys!...

Il terminait cette lecture entrecoupée de remarques, de

commentaires et des élans de la plus naïve et de la plus chaleureuse satisfaction, lorsqu'un second étranger entra.

C'était un jeune lion parisien égaré dans cette Lombardie, il tenait en laisse un chien d'arrêt magnifique, dont il était aussi fier qu'embarrassé; il venait évidemment pour voir Jasmin, dont le nom se trouvait sur son agenda dans le Lot-et-Garonne. — Ce mélange de poésie et de pommeau parut l'ébranler. « Je voudrais, dit-il en balbutiant, faire faire ma barbe. » « Eh comme si un renards l'eût aussi à propos de cette barbe très-problématique! » sur son agenda si jeune: « Ou me faire couper les cheveux, » ajouta-t-il.

Jasmin paraissait désespéré. « Je suis à vous, monsieur, » dit-il; et il allait prendre des ciseaux... Il me faisait, avec des hauzsons d'épaules et des yeux terribles, la pantomime du dérangé et de l'ennuyé... Quant au jeune lionceau, il ne tenait qu'ore au reste de la chose; il avait vu Jasmin, son but était rempli, il pouvait désormais en parler dans le monde, ce qui lui suffisait. — Aussi bâilla-t-il déjà. Jasmin sentit la chose. « Mon Dieu, monsieur, je suis occupé; seriez-vous assez bon pour revenir dans une demi-heure? — Tout à fait, » dit le jeune homme. Et il sortit avec son chien.

« Quel bonheur! s'écria Jasmin. Vous avez encore du temps, n'est-ce pas? Ma femme, ya donc prévenir Caillat, et voir si la voiture retardera son départ?

Maintenant, monsieur, je vais vous lire une pièce bien forte; voyez-vous, c'est le cœur qui la fait: c'est la *Caritat*, Suivez bien, et arrêtez-moi si vous ne comprenez pas.

Il est impossible de rendre la manière enchanteresse avec laquelle Jasmin fit cette lecture; — il était vivement ému. — Son émotion passa bientôt à une sorte d'évaluation de lui-même qui avait sa grandeur. « Monsieur, disait-il, mes vers ont aussi leur puissance de charité; avec eux, avec mes lectures publiques, j'ai fait donner plus de 40,000 fr. aux pauvres ou à d'autres œuvres. Il y a un clocher qui s'élève, et il porte mon nom; c'est le clocher Jasmin, parce que c'est moi qui ai pu en procurer l'argent avec mes vers, il vous aurait fallu voir quel accueil, quel enthousiasme à Bordeaux, à Auch, à Toulouse! et à Paris, monsieur, comme ils m'ont reçu! Vous disiez tout à l'heure que mon mérite était dans mon originalité; M. Villemain, le ministre, me a dit aussi dans sa lettre où il m'annonce cette belle pension qu'il m'a donnée (et il prononçait ces mots: *belle pension*, avec un accent aussi plein de fierté que de gratitude). Et le roi, il m'a appelle chez lui, et il m'a comblé de honneurs; et les salons de Paris se disputaient mes lectures; l'étranger lui-même parle de moi; au milieu de ces journaux, voici un journal anglais qui me traduit et me nomme un des premiers poètes de la France; combien d'autres de vos grands auteurs me le disent aussi! et Sainte-Beuve, et Charles Nodier, comme ils me protègent! comme ils m'aiment! »

Ainsi se développait cette autre face de l'esprit de Jasmin. C'était cette satisfaction exaltée de lui-même, ce que tout le Midi, en l'admiraient, lui reproche, ce qu'on appelle sa vanité.

Sant'outre Jasmin a quelque chose qui ressemble à la vanité, mais qui est bien plus pur et plus noble qu'elle; il me semble que son caractère s'en grandit. Cet orgueil est si naïf, et d'ailleurs si justifié. Eh quoi! voici un homme né dans la pauvreté, dont tous les parents sont morts à l'hôpital, comme il l'a dit, chanté et fait graver en tête de ses livres; c'est un obscur coiffeur, et soudain le poète se révèle en lui, le Midi s'étonne et admire; sa nation l'adore, les grande poètes arrivent à lui, et le nomment leur égal; les pauvres l'aplorent, et l'or plent et tombe parce qu'il dit ses vers; la religion s'adresse à lui et lui demande un culte, et ses vers lui répondent; — Bordeaux la magnifique l'applaudit; et l'on lui vote une coupe admirable de vermeil avec ces mots: « *JASMIN, LA VILLE D'AUCH, ADMIRATION, GRATITUDE*; » — Toulouse, qui a son Capitole et ses fêtes antiques, lui fait un triomphe et lui décerne des lauriers en or; — le duc d'Orléans lui donne une bague de diamants et lui avait réservé, dit-on, une faveur plus grande encore; — la duchesse d'Orléans, lui envoie une medaille d'or avec ces mots: « *LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POÈTE JASMIN*; » — Paris l'appelle et l'envire de ses triomphes et lorsqu'en ayant le prié, il fait un présent aux Tuilleries, le roi lui-même le reçoit aux Tuilleries, l'entend, et lui fait un présent royal; — toute la haute littérature lui décerne des fêtes de gloire, et vous voyez qu'au milieu de ce défilé cet homme simple, franc, poète, prenne un semblant de fausse modestie et se déprime lui-même!

Enfin il y a un mot de Jasmin charmant de modestie et qui détruit ce reproche de vanité mauvaise: c'est lorsqu'à Paris, au milieu de ses triomphes et lorsqu'en ayant l'envirer, il répondit: « Il faut parfois, les barbes poussent à Agen! »

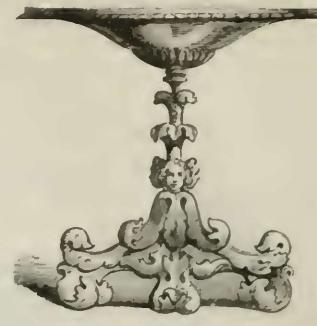
« Puis-je vous lire une troisième pièce de vers? nous avons le temps. Caillat attendra. » Il ajouta: « M. Daudet était un ange de charité, un saint de bienfaisance. Il était les villes et les hommes oubliés vite. Un monsieur manque à sa tombe; mais si Dieu le permet, il s'y élevera un jour. » Et il me lut la pièce délicieuse intitulée *le Médecin des Pauvres*.

Il avait fini, et l'étais encore sous le charme de sa poésie et de son débit. — Je le regardai, des larmes étaient dans ses yeux; je lui pressai la main avec attendrissement; — je ne pouvais louter autrement son œuvre.

Avant de le quitter, je le priai de me montrer ces présents de villes et de princes qui lui avaient été donnés.

Il m'emmena dans une pièce placée au fond de sa maison; et d'abord il ôta d'une cloche de verre la coupe de vermeil offerte par la ville d'Auch.

Cette coupe, d'un travail exquis et qui semblerait sortie des ateliers d'un Gelliin, est d'une hauteur de vingt-cinq centimètres environ. Il me fit remarquer l'inscription si honnable:



A JASMIN, LA VILLE D'AUCH; ADMIRATION, GRATITUDE.

Puis il ouvrit un très-grand écrin de maroquin vert, et il en tira l'une couche de satin blanc une double branche de laurier l'feuilles de grandeur de nature et d'or massif. La grande de cette branche d'or peut être de quarante à quarante-cinq centimètres.



Dans un autre écrin étaient trois médailles; sur l'une d'elles, en or, étaient écrits ces mots :

LA DUCHESSE D'ORLÉANS AU POÈTE JASMIN.

Puis une bague donnée par le duc d'Orléans à son passage à Agen. C'est un saphir entouré de deux gros brillants.

Enfin, il tirà de son sac une belle montre en or, avec une chaîne de même métal; sur cette montre étaient gravés ces mots :

DONNÉE PAR LE ROI.

Le temps me pressait; — je lui demandai une dernière grâce, c'était d'avoir de sa main, sur l'un des volumes de ses poésies que j'importais, ces deux vers de la pièce de la Charité :

Car iés amer de la recebre
Aoutau qu'és dous de la donna?

Il prit le volume et s'apprêta avec une sorte de méditation à écrire quelques mots.

« Ce ne sont pas des vers, dit-il en me le rendant; lisez, ou plutôt je vais vous traduire cette phrase. » Je l'écoulai, et je fus profondément attendri en entendant ces mots, que n'aurai pas le courage de donner ici la traduction :

« A Mousset G..., C...

« A beyre comme m'abés sentit quand legissiay, bezi
« que mous libres n'an jamay estat debat un millou cè, et
« dins detan beunos mas.

» JASMIN.

« Agen, 6 octobre 1845. »

Il ignorait encore qui j'étais après avoir écrit cette phrase, et il me demanda pour l'apporter aux mots: « *a mousset*, suivis d'une demi-ligne blanche. Ce fut alors seulement qu'il sut et qu'il écrivit mon nom: — G..., C...

Avant de nous quitter, il ouvrit un de ses volumes, et, me montrant une page de musique, il me chantà une mélodie qui est de lui, et qu'il a composée pour une de ses poésies. — Sa voix est touchante, et je savais d'ailleurs qu'il était bon musicien et jouait fort bien de la guitare.

Enfin, je lui fis mes adieux, avec l'espérance et sa promesse de le revoir à Paris.

Histoire de la Semaine.

Quand les événements politiques intérieurs sont défaut à la presse, la polémique vient y suppléer, et parfois aussi elle amène ses événements. Toute la semaine dernière, une lutte très-vive s'était engagée dans les journaux entre des membres du haut clergé et des défenseurs de l'Université, qui ne parait pas encore s'être arrêtée sur le meilleur moyen de se défendre elle-même. M. le cardinal-archevêque de Lyon, M. l'évêque de Langres, M. l'évêque de Châlons, y ont successivement pris part. Tous réclament la liberté de l'enseignement, et, pour en démontrer la nécessité, entreprennent de prouver que l'enseignement universitaire ne présente pas aux pères de famille de suffisantes garanties morales. Les défenseurs de l'enseignement par le gouvernement éprouvent de l'embarras pour repousser ces accusations, quelques peu fondées qu'elles soient, car M. le ministre de l'Instruction publique leur a donné crédit en sacrifiant des professeurs approuvés par l'Université, mais mal vus et dénoncés par le parti ecclésiastique. Une nouvelle et récente mesure prise à l'occasion de M. le professeur Ferrari, immédiatement après un succès éclatant remporté par lui dans un concours d'agréation, est venue donner confiance aux adversaires de l'Université et porter le déculement dans les rangs de ses soutiens. D'un autre côté, la promesse d'une loi faite par la Charte de 1850, promise dont l'exécution a été ajournée d'une année en année, semble mettre l'autorité dans une situation un peu fausse pour faire exécuter dans toute leur rigueur les dispositions encore en vigueur sur les petits séminaires. C'est dans ces circonstances qu'à la lutte, qui, dans le silence, avait été incessante, s'est traduite en lettres pastorales et en lettres aux journaux. Le *Journal des Débats* avait annoncé que celle de M. l'évêque de Châlons, qui n'a peut-être pas toute la gravité du caractère religieux de son auteur, était déferlée au Conseil d'Etat, non pas pour la question de goit, mais pour celle de légalité. C'était, à ce qu'il paraît, l'avis de M. le grand-maître, qui pour se donner du courage, avait livré sa résolution à la publicité. Mais il a rencontré de l'opposition de la part de M. le gardes-secrétaire, et sa détermination n'a pas été la plus forte.

Le conseil-général de la Seine a clos le 50, à tout juste, sa session annuelle, dont nous avions précédemment annoncé l'ouverture. Il lui a fallu, en treize séances, arrêter un budget de cinquante millions et donner son avis motivé sur une foule de questions importantes. Les sessions des conseils-généraux sont infiniment trop courtes; beaucoup de ces assemblées ont exprimé des plaintes à ce sujet; le conseil-général de la Seine l'a fait sentir de son côté, en déclarant n'avoir le temps de répondre à des questions que le ministre lui avait posées. Il a renouvelé ses vœux de l'an dernier relatifs à la publicité à donner à la liste du jury et à l'attribution du produit des droits d'enregistrement sur les brevets d'invention. Il a montré tout à la fois de la largeur dans les sacrifices qu'il a regardés comme utiles et bien entendus, et une sévère économie dans les dépenses, qu'il n'a pas considérées comme suffisamment justifiées. Les traitements de quelques fonctionnaires s'en sont mal trouvés.

À l'extérieure s'offre toujours, sur le premier plan, l'Irlande, ou bien plutôt l'Angleterre; car on est bien plus embarrassé à deviner comment sur Robert Peel révulse de l'impasse où il s'est engagé, qu'inquiet du sort d'O'Connell et de ses coéquipiers. A Londres comme à Dublin, on a répandu, à la fin de la semaine dernière, le bruit que les poursuites étaient abandonnées. Cette nouvelle était absurde; mais elle n'a en cours que parce qu'elle l'était infiniment moins que les poursuites elles-mêmes. Si on ne les abandonne pas, on songe du moins à les ajourner le plus possible. Au lieu des derniers jours de novembre, les premiers jours de janvier arriveront, dit-on, avant que les débats judiciaires s'ouvrent. On semble espérer que l'avenir et l'imprévu apporteront une solution à une difficulté qu'on commence à reconnaître inextricable aujourd'hui. On songe à recommander l'enquête entreprise, qui, cutachée d'irrégularité et d'évidente inexactitude, fournitait des armes redondantes à un légiste et à un procédurier de la force d'O'Connell. En un mot, on croit avoir tout à gagner à perdre du temps. En attendant, les témoignages de sympathie, les adhésions à l'association et les offrandes arrivent au chef du rappel de la part de prêts qui jusqu'ici étaient demeurés en dehors de l'agitation nationale; des prières sont faites dans toutes les paroisses de l'Irlande, et la formule de l'une d'elles nous paraît assez nouvelle dans la liturgie: « Puissent les amis de la liberté ne jamais avoir affaire à d'autres cimetières que Peel, Suden, Wellington et compagnie! » — L'Espagne mérite de plus en plus l'épithète de malheureuse qu'on lui a tant de fois donnée depuis trente-cinq ans, quand on a eu à raconter les événements dont elle a été continuellement le théâtre. Barcelone et Girona, à l'heure où nous écrivons, sont peut-être en feu ou déjà en cendres. Les dernières nouvelles annonçaient que les bombes des assaillants se succédaient sans interruption, nombreuses et terribles, que les muraillages s'écroulaient, et que le carnage était imminent. — La France, qui a vu une première fois son conseil conjurer les dernières rigueurs contre Barcelone de la part d'Espartero, avec le gouvernement duquel elle était dans des termes plus que froids, la France n'a-t-elle donc rien pu obtenir d'un gouvernement qui se dit son ami? Si elle n'y a pas réussi, il faut le déplorer; mais si elle ne l'avait pas même tenté, il faudrait le déplorer plus encore. A Madrid, en présence de pareils événements, les Cortés sont demeurées très-longtemps à se constituer, et un projet de loi pour déclarer la majorité de la reine est jusqu'ici la seule mesure qui leur ait été présentée. Peut-on raisonnablement attendre de son adoption la fin des malheurs de la Péninsule? Nous déisons beaucoup, tout en l'espérant bien peu. — Athènes a perdu de sa confiance dans la franchise de l'adhésion du roi à la révolution de septembre. Un aide-de-camp d'Othon, qui avait vu ces changements politiques avec beaucoup

de dépit, est arrivé à faire croire à ce monarque qu'uno contre-révolution devait éclater une belle nuit; car, en Grèce, c'est toujours à la belle étoile que les mouvements s'opèrent. La crédulité du prince, les ordres qu'elle lui a donné, ont donné à penser qu'il avait une grande confiance dans les ennemis de la révolution et trop peu de foi dans son avenir pour en être un partisan bien sincère. Cette défiance ne facilitera rien, et tôt ou tard les puissances voudront venir au aide à des embarras qu'elles pourront bien accroître encore par l'intervention de leurs diplomates. — Les nouvelles de Chine n'ont guère apporté que des détails sur l'étrange cérémonial observé par les grands dignitaires du pays dans leurs rencontres avec les chefs anglais; mais ces programmes ont leur importance en ce qu'ils font voir que les Chinois ont renoncé à leur ancienne prétention d'humilier les Barbares, et qu'ils sont résignés aujourd'hui à les traiter d'égal à égal. Nous saurons plus tard si les présentations à l'empereur n'auront plus ces complications d'étrange qui ont fait reculer toutes les précédentes ambassades. L'expédition anglaise a sans doute contribué pour beaucoup à ce résultat; mais on doit croire aussi que les progrès des missions catholiques n'ont pas fait tout à fait étrangers. Dans un rapport officiel publié à Londres, nous voyons qu'on compte 52,000 catholiques dans le vicariat apostolique du Sut-Chuen, 40,000 dans celui de Fokien; Chensi et Hon-Kouang, 60,000; Tche-Kiang et Kuan-Li, 9,000; Pégú et Ava, 60,000; Siam, 8,000; Malacca, 6,000; Cochinchine, 80,000; Tong-King oriental, 160,000; dans le diocèse de Nang-King, 40,000; dans celui de Macao, 52,000, et dans le vicariat apostolique du Tong-King occidental, 180,000.

La nature a un peu fait relâche cette semaine, et n'a pas continué cette série de tremblements de terre et de tempêtes que nous avions eu précédemment à enregistrer. Mais l'industrie a fourni son sinistre. Le bateau à vapeur *le Clipper*, faisant la navigation entre Bayousay et la Nouvelle-Orléans, au moment où il quittait le port, a fait explosion par l'éclat de ses chaudières. Toute la machine, de grands débris de chaudières, d'énormes fragments de bois, une multitude d'autres objets, et, au milieu de tout cela, des êtres humains, tous plus ou moins mutilés, ont été lancés dans les airs. En atteignant sa plus grande hauteur, cette éruption a été stoppée, jette, comme les jets d'une fontaine, dans plusieurs directions, et est retombée sur la terre, sur les toits des maisons et jusqu'à 200 mètres de distance du lieu du sinistre. Les malheureuses victimes ont été brûlées, écrasées, déchirées, mutilées et dispersées de toutes parts, les uns dans la rivière, les autres dans les rues, d'autres sur l'autre rive du Bayou, à près de 230 mètres. Quelques corps ont été coupés en deux par des morceaux de bois, et d'autres lancés comme des boulets de canon contre les muraillages des maisons. Toute la partie des édifices environnants semble avoir été ravagée par un tourbillon. Le lieu du désastre offrait un spectacle qu'il faut renoncer à neindre. Les planchers des deux chambres étaient jonchés de morts et de mourants. Ceux que l'on transportait, préféraient des prières, des gémissements, des imprécations, et présentaient l'aspect des plus atroces souffrances. L'équapanie consistait en quarante-trois hommes; il y avait de plus cinq passagers. Un très-peu de nombre de personnes, dont fait partie le capitaine, a été sauvé; les pertes communes s'élevaient à vingt-neuf; mais il manquait encore plusieurs personnes, dont les traces n'avaient pas été retrouvées.

Les journaux anglais nous font aussi connaître les désastres financiers d'un prince noir et d'un prétendu prince blanc. Le premier est le frère de l'ancien roi d'Haïti, Christophe II, lequel, entrevoyant l'orage qui devait détruire bientôt tout à fait son pouvoir déjà ébranlé et sa fortune en ruines, avait envoyé à Londres environ 250,000 fr. pour les placer dans les fonds anglais, au profit de la reine, de ses deux filles, de ce frère et de sa sœur. Madame Christophe a trouvé moyen de s'approprier le tout et d'aller jour en Sardaigne des moyens d'existence qu'elle eût dû partager avec son beau-frère. Ce pauvre prince, réduit, lui et les siens, à la plus profonde misère, s'est adressé à la Société des amis des étrangers en détresse, et celle-ci lui a versé... 5 guinées! Il s'est présenté pour demander des secours au lord-maire, qui lui a répondu, en lui donnant satisfaction sur ce point, qu'il n'avait pas qualité pour agir, mais qu'il espérait qu'on pourrait pourvoir la reine d'Haïti pour le remboursement de 5,000 livres sterling. — Le lord-maire, ou du moins en attendant l'installation de celui-ci, l'alderman qui le remplace, a également reçu la visite de l'autre prince dont nous parlions tout à l'heure; celui-ci eût été Louis XVII, dont nous avons déjà fait connaître la demande en cession de biens et de droits, même à la couronne de France. Ceci pouvait être assez gai; mais ce qui est triste, c'est que ce malheureux, sa fortune et leur huit enfants sont dans la plus affreuse misère. On a vu sa présence, pour appuyer sa demande, un François M. le comte de Labarre, dont l'extérieur annonce un homme respectable. « Je n'ai point, a-t-il dit, abdiqué et je n'abandonnerai point mon ami, tout accable qu'il est sous le poids de l'avidité. Je me suis rendu moi-même pour le secourir, en me faisant ainsi, comme l'a dit un grand écrivain, M. de Chateaubriand, dans une autre circonstance, le courtisan du malheur. M. le duc de Normandie n'a pas droit seulement à comme héritier du trône à la comédie des Anglais, il était venu aussi leur apporter le fruit de ses longs travaux sur l'art de perfectionner les projectiles de guerre.

— Une voix dans l'auditorium: Afin de bombarder ses bons et bons sujets. (On rit.) — M. de Labarre: Quelque opinion qu'on ait sur la légitimité des prétentions du duc, on conviendra, du moins, qu'il se trouve dans une position peu commune: il a huit enfants, dont le plus jeune est âgé de six mois. » L'alderman a fait remettre à l'avocat du duc de Normandie une somme tirée du trône des pauvres et dont le chiffre n'a pas été révélé au public.

Ce ne sont pas seulement les demandes des princes indiens qui remplissent les journaux anglais, ce sont aussi les

réclamations des capitalistes de cette nation qui s'étaient réunis pour entrer dans les compagnies de chemins de fer, sollicitant des concessions en France durant la session dernière. Le chemin de Lyon, qui avait trouvé des souscripteurs dans la Grande-Bretagne, à l'aide de prospectus répandus à profusion, mettant en avant un conseil d'administration composé de pairs et de députés français, auxquels on n'avait pas même demandé leur agrément; le chemin de Lyon, qui avait vu ses actions, placées par ce tour d'adresse, devenir, à la bourse de Londres, l'objet de spéculations considérables, et obtenir une prime très élevée; le chemin de Lyon voit aujourd'hui ses ingénieurs inventeurs retenir l'argent des actionnaires malgré eux, sans intérêts et sans garanties. Ceux-ci, finissant par trouver la plaisirne un peu prolongé, confient leurs vives doléances aux feuilles de Londres. Nous ne croyons pas la triste spéculation dont ils sont victimes de nature à les encourager beaucoup à s'intéresser jamaïs de nouveau à une grande entreprise en France, et nous le déplorons. — Du reste, on pense que le ministère est déterminé à demander l'autorisation de faire exécuter, aux frais de l'Etat, les chemins qui seront votés dans la session prochaine, soit qu'il les exploite lui-même, soit qu'il se détermine, après leur exécution, à en mettre les biens en adjudication.

Paris s'embellit chaque jour, il faut le reconnaître. Le conseil municipal, quelles que soient les vices de son organisation, par cela seul qu'il est élu, a plus fait par ce résultat en quelques années que n'avaient fait plusieurs générations successives. Paris s'embellit; mais outre les projets qu'exécute l'administration de la ville de Paris, il y a aussi, et en bien plus grand nombre, les projets qu'on lui prête. Les jardins ont cette semaine rasé des quartiers entiers, ouvert des voies immenses et planté sur le parvis Notre-Dame une pyramide en granit pour servir de point de départ à toutes les bornes militaires de nos routes. Tout cela est fort ingénier et surcharge peu le budget, car il n'en a pas encore été le moins du monde question dans les délibérations et même dans les causeries du conseil municipal. — On songe toujours à restaurer Notre-Dame, qui en a grand besoin, mais dont on tremble de voir les travaux confiés à quelque architecte vandale. En attendant, des mutations coupables y sont commises tous les jours. Tout récemment, au portail septentrional, quatre chapiteaux ont été ébranlés à coup de pierre ou de marceau; un petit animal fantastique a été enlevé très-nettement, à l'aide d'un ciseau, et volé par un amateur, qui a voulu y joindre également la tête d'un ange. Le Comité historique des arts et monuments a déjà précédemment appelé, à l'occasion de débats de ce genre, toute l'attention de l'autorité sur les moyens d'en prévenir le retour. Combien faudra-t-il donc envoyer de mutiflations pour que ces réclamations soient enfin écoutées?

Que ce nous avions dit dans un précédent numéro de l'«*Appel à l'Unité*» pour l'art de la mission à Athènes confié à M. Boulanger, nous a valu une lettre de cet architecte, au talent duquel nous avions, du reste, rendu hommage. Suivant lui, les fauilles et les débris qui ont été exécutés récemment par le gouvernement actuel de la Grèce, on, en les dégagant des fortifications turques dans lesquelles ils étaient presque tout nouveau, leur véritable aspect. M. Boulanger semble avoir la confiance de justifier la mission qui lui est donnée, et de prouver par ses résultats qu'elle a été bien entendue. Nous avions que la détermination où il paraît être d'arriver à faire cette preuve nous donne à nous-mêmes la confiance qu'il y parviendra, et nous serons, il en peut être certain, le cas réchant, les premiers à le proclamer.

La Normandie vaut, depuis quelque temps, des artistes et des poètes sortir de la fôle de ses artisans. Ses feuilles locales renferment de curieux détails sur les essais heureux d'un pauvre ouvrier qui paraît appeler à prendre un rang distingué dans l'art de la sculpture. L'ouvrier Lebreton a mérité tout dernièrement un encouragement du roi par ses poésies populaires.

La police, moins tolérante que l'administration des contributions indigentes, qui admet pour les vins l'extension de volume, à l'aide de l'eau, pourvu que le droit lui soit payé sur les deux liquides mariés, la police a fait saisir à Rouen et à Bercy une grande quantité de pièces de vin ainsi sophistiquées. La question va être portée devant les tribunaux. Déjà, dans une espèce qui ne manque pas d'analogie, la Cour de cassation vient de décider qu'en tout doit considérer comme boisson falsifiée, aux termes du Code pénal, le fait dans lequel un débiteur a misé un tiers ou un quart d'eau. — Les tribunaux de Stockholm n'ont, in la même sévérité quand il s'agit de défendre leurs justiciables contre l'avidité de certains marchands, ni une grande honte fait nationale qu'il s'agit de faire respecter les intérêts étrangers. Un pharmacien de cette ville, le sieur Almquist, voyant qu'une maison de Reims, recommandée pour la qualité de ses vins de Champagne, fournitait presque seule la Suède entière, a contredit les étiquettes du négoce champenois, et a appliqué ses contrefaçons à des bouteilles contenant une liqueur d'apothicaire. Les Suédois n'ont vu que du champagne, et des poursuites ayant été dirigées contre le contrefaiteur, les tribunaux de première instance et d'appel ont tout naturellement déclaré que « s'il est vrai que d'un côté les lois sur le commerce réprennent sévèrement toute usurpation de noms et de raisons commerciales, toute contrefaçon d'étiquettes, enseignes, etc., il y a d'un autre côté lieu de supposer que le législateur a dieci cette disposition dans le seul but de protéger l'industrie et le commerce des indigènes, et non pour favoriser les étrangers ou détruire des nationaux. » S'il y a des juges à Berlin, il y en a de bien singuliers à Stockholm.

Les journaux ont tue M. l'amiral Roussin, qui aura pu entendre son oraison funèbre, car le lendemain les mêmes feuilles n'ont pas appris que cette nouvelle était sans fondement. Malheureusement beaucoup d'autres morts annoncés cette semaine n'ont pas été démenties de même. — L'émigration polonoise a encore perdu un de ses membres les plus

illustres, le général comte Soltyk, qui avait servi avec honneur comme colonel dans l'armée française sous l'Empire, comme général dans l'armée polonaise durant la guerre de l'Indépendance, et qui dévoué, comme nous, fut preuve nouvelle, à la diète, du dévouement et de la fermeté qu'il avait montrés sur les champs de bataille. C'était, de plus, un écrivain distingué ; il a laissé une histoire fort estimée de la guerre de Pologne en 1809, et la mort l'a surpris se livrant à d'autres travaux historiques. — Le clergé a perdu M. de Cosnac, archevêque de Sens, et M. le cardinal de Retz, audi-

teur de rote auprès du Saint-Siège. — M. le baron Capelle, ancien ministre de Charles X, et un des signataires des ordonnances de juillet 1830, a terminé à Montpellier une carrière remplie tout à tour par la disgrâce et la faveur. Une liaison avec Elisa Bonaparte, duchesse de Luynes et de Piombino, vues de mauvais oeil par Napoléon, attira sur lui des mesures sévères, et fit d'abord contraindre un nom qui devait, si fatallement pour certains qui le portait, figurer plus tard au bas de la manifeste politique qui a déterminé la plus rapide des toutes les révolutions. — Enfin, les arts ont eu à enregistrer

sur leurs tables funèbres la mort du pianiste Pradher ; — celle d'un peintre paysagiste de Lyon, d'un remarquable talent, Gundstrand, tombé depuis quelques années dans le plus fomeste idiotsme ; — et celle aussi d'un ancien professeur de l'École des Beaux-Arts de la même ville, Berjon, peintre de fleurs. — Un nom appartenant à un artiste célèbre s'est également éteint. La fille ainée et le dernier enfant survivant du fameux acteur Bertinazzi, appelé au théâtre Carlin, mademoiselle Barbe-Suzanne Bertinazzi, vient de mourir âgée de quatre-vingt-deux ans.

PAROLES

111

M. EUGÈNE DE LONLAY.



MUSIQUE

DE

M. G. DONIZETTI.

A MADAME LOUIS AUVRAY.

Andante

19

1

1

PLANO

Procéédés d'E. DOUVERGÉ.

Théâtre-Italien.

Bélgisario, tragédie lyrique en trois parties, musique de M. DONIZETTI — M. FORNASARI.

C'est une lamentable histoire que celle du Bélgisario de l'opéra italien, et l'on peut dire que jamais le dévouement monarchique n'a été mis à une plus rude épreuve.

Cet honnête Bélgisario, se trouvant en pays étranger, *frâgents barbares*, a fait un rêve. Il a vu un guerrier terrible qui renversait l'empire de fond en comble. Le voilà dans une grande perplexité. Quel est ce guerrier? Qui est-il? comment le découvrir? Dans son inquiétude, il eut recours à un *homme de Dieu*; il lui conta son rêve; et l'homme de Dieu lui répondit qu'il n'avait pas besoin de chercher bien loin l'ennemi public dont il était en peine, et que ce guerrier mystérieux était son propre fils.

Ce fils était un enfant dans toute l'innocence du premier âge, et qui ne pouvait pas encore, évidemment, songer à conquérir le monde et à renverser le trône de Justinien. Néanmoins, Bélgisario fut impitoyable; il condamna son fils à mort, et le fit exécuter.

A la vérité, il ne fut qu'à moitié obéi sur ce dernier point. Proclus, qu'il avait chargé de l'opération, n'eut pas le courage de l'achever. L'enfant, au lieu d'être tué, fut seulement perdu.

Vous dites, madame, que c'est un abominable homme que ce Bélgisario? Je ne saurais être de votre avis là-dessus. Que dit, en effet, La Fontaine, le grand moraliste :

On ne peut trop aimer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Vous voyez donc bien que Bélgisario n'a fait que son devoir. Mais sa femme Antonine est comme vous, madame, et n'entend rien à cette morale-là.

Il faut vous dire que Proclus a jasé, et qu'Antonine sait tout. Jugez de sa colère! Elle jure de perdre son mari pour venger son fils, et je vais vous raconter comment elle s'y prend. Cela est toujours bon à connaître, et peut servir dans l'occasion.

Bélgisario, qui est en train de reconquérir l'Italie sur les Goths, écrit à sa femme de temps en temps, comme tout bon mari doit faire. Il paraît que dans une de ses lettres il a imprudemment laissé beaucoup d'espace entre le texte et la signature. Que fait Antonine? Elle lève la missive à Eutrope,

le mortel ennemi de Bélgisario; et Eutrope, qui a d'habiles fauisses à sa disposition, fait ajouter à la lettre du héros une phrase qui doit suffire pour le faire pendre.

Il est accusé de haute trahison au premier chef.

Il nie, comme de raison; mais on lui présente la lettre. Il reconnaît d'abord son écriture; puis, quand il a tout lu, il s'indigne, et déclare qu'il y a faux et interpolation. Il s'appelle au témoignage d'Antoine. Mais Antoine confirme l'accusation, et déclare avoir reçu la lettre telle qu'elle est. Vous imaginez bien comment Bélgisario la traite. «Mauvaise épouse! mauvaise mère! (Ils ont une fille, nommée Irène, qui est présente.) — Ah! mauvaise mère!... Et vous donc, avez-vous la prétention d'être bon père, par hasard? rayez cela de vos papiers, car je sais tout. — Quoi? — Tout ce que Proclus savait. — Ah! »

Bélgisario met sa tête dans ses deux mains, et ne tarde pas à faire sa confession générale devant sa femme et sa fille, devant le Sénat et l'empereur. Quand il a fini, Antoine se remet de plus belle à lui dire des injures, ce qui est tout simple. Mais on comprend plus difficilement que le Sénat s'en mêle, et que Justinien fasse crever les deux yeux à un homme à qui l'on ne peut guère reprocher qu'un excès de dévouement à la dynastie régnante. Justinien est-il donc si mauvais politologue? et ne voit-il pas que cet exemple n'est pas encourageant?

Quoi qu'il en soit, voilà Bélgisario aveugle et qui part bientôt pour l'Exil, guidé par sa fille Irène, qui joue près de lui le même rôle qu'Antigone auprès d'Œdipe. Ils arrivent au mont Hémus. Là, ils rencontrent des Alains.

Ces Alains sont au nombre de vingt, ou à peu près, et tolle est la grandeur de leur courage, qu'ils ont entrepris d'attaquer Constantinople et de mettre cette grande capitale à feu et à sang. Il est vrai qu'ils ont un chef qui ne plaît pas, et qui ne connaît point d'obstacles: c'est Alimir, cet ami de Bélgisario dont je vous ai déjà parlé. Il a puré de venger le grand homme opprimé, et de noyer Constantinople dans des flots de sang. Mais Bélgisario le fait bien vite revenir à résistance. Bélgisario est toujours citoyen dévoué, sujet fidèle, et le malheur n'importe n'ont eu aucune prise sur sa grande âme. Enfin, comme le drame touche à son dénou-



(Portrait de Fornasari.)

Bélgisario revient d'Italie et rentre à Constantinople sur une de ces petites voitures à deux roues et non suspendues que nous nommons charrettes, mais qu'en langage tragique on

ment, Bélisaire reconnaît bientôt dans Alainir et ses fils qu'il avait jadis condamné à mort, et qu'il croyait avoir perdu.

L'empereur, à la nouvelle de l'incursion des Alains, a fait marcher ses troupes à leur rencontre. Bélisaire se met, de son autorité privée, à la tête de l'armée grecque. Comment l'accep-ta-t-elle pour chef, et comment s'y prend-il pour la commander? C'est ce que je ne saurais dire, puisque l'auteur a négligé d'expliquer ce point; mais il bat les Alains, et c'est ce qui importe le plus à l'empereur et aux habitants de Constantinople.

Hélas! tout a une fin sur cette terre, les plus grands héros comme les plus absurdes livrets. On appelle un brancard dans le tout de Justinien. Sur ce brancard est étendu le conquérant de l'Afrique et de l'Italie, et le vainqueur des Alains, qui a reçu le coup mortel à cette dernière bataille, et vous pouvez à votre choix, selon votre goût et vos dispositions particulières, pleurer le trépas du grand capitaine, ou rire tout à votre aise des incroyables inepties de l'auteur du libretto.

Vous ne rirez pas du moins de la partition, et c'est l'essentiel. Il y a, dans l'œuvre de M. Donizetti, des morceaux remarquables en assez grand nombre pour qu'on lui parle de ceux où il s'est un peu négligé. Ne parlons pas de ceux-ci, mais indiquons un lecteur une jolie cavatine, pleine de sentiment et de distinction, et que mademoiselle Nissen exécute à merveille; — un duo pour basse et ténor, dont l'*andante*, tendre et pathétique, contraste de la manière la plus heureuse avec la *strette* brillante qui le termine; — un chœur de séateurs, où il ne faut pas comparer au cléur des juges dans la *Pie ombra*, mais qui n'en a pas moins un mérite fort distingué; — un finale à six voix, où brillent des traits énergiques et de très-grands effets. Tout cela est dans le premier acte, ou, comme dit l'auteur du livret, dans la première partie.

Au second acte Fair d'Alamir: *Trema, Bisanzio*, est plein d'éclat et de force. Il fait beaucoup d'effet; il en ferait plus encore si M. Corelli le maîtrisait un peu moins. Hélas! qui n'a pas en ce monde un pêché d'habitude? où le tombe malgré lui, et le plus souvent sans s'en douter? le pêché-mignon de M. Corelli est de prendre quelquefois son nez pour sa bouche, et de se servir indifféremment, pour chanter, de l'un et de l'autre. Mais que fâche-je, moi? et pourquoi vais-je m'accrocher au nez de M. Corelli, pendant que mademoiselle Nissen et Fornasari sont là qui m'appellent?

Rien de mieux pensé ni de mieux écrit que le duo chanté par ces deux virtuoses; rien de plus gracieux, de plus tendre, de plus pathétique. La situation était de celles qui conviennent particulièrement au talent de M. Donizetti. Il l'a traitée de main de maître, et y a versé à pleine mesure les rhamantes mélodies et la sensibilité douce et passionnée tout à la fois, qui font de *L'heure de Lammermoor* une œuvre si aimable et si séduisante. Ce duo est le morceau capital de la partition de *Bélisaire*; il n'y a que le trio de la reconnaissance, au troisième acte, qui puisse lui être comparé; les mêmes qualités s'y retrouvent, et les trois voix y sont aégrées avec cette habileté magistrale dont les musiciens italiens ont seuls le secret.

Le chœur des Alains, qui précède ce duo, est aussi un morceau remarquable: le rythme longue et désordonné que l'auteur a choisi a merveille le courage effréné et la soif de pillage qui animent ces Barbares. Mais je regrette que le public n'ait pas plus d'attention à la ritournelle qui sort d'introduction à ce troisième acte; elle est vraiment magnifique, et les gens de goût me sauront gré, je l'espére, de la leur avoir signalée.

La première représentation de *Bélisaire* était également intéressante par l'importance de l'ouverture et par le début de M. Fornasari. Ce jeune chanteur a de très-grandes qualités; sa voix est fort belle; c'est une basse-taille très-grave, mais qui, chose rare, s'élève avec une extrême facilité. Il suit de la que M. Fornasari peut chanter à volonté les rôles de baryton et les rôles de basse. Il a beaucoup de force et de volume, avec beaucoup d'agilité. Tout cela, j'en conviens, n'est pas encore suffisamment réglé, et il y aurait bien quelques chose à dire sur la manière dont M. Fornasari emploie ce bel instrument; mais il va, et c'est le point important, avec du travail et des bons conseils, il saura promptement, si le veut, la manière de s'en servir.

Comme auteur, il n'est pas non plus irréprochable; mais je ne peche que par excès de zèle, précieux défaut, et dont il est bien facile de se corriger.

M. Fornasari a d'ailleurs un visage noble et expressif, et une forme dont les proportions sont magnifiques. Quand il saura moléndre un peu ses mouvements; quand il ne perdra plus le fruit de ses hommes intérieurs, en allant au-delà du but; quand il détaillera un peu moins son chant et son rôle, et qu'il ne cherchera plus à faire de l'effet à chaque note et à chaque mot, — entreprise folle, et dont le succès est impossible, — alors M. Fornasari réalisera toutes les espérances que son appréciation fait naître. Puisse-t-il ne pas manquer à lui-même, et ne rien perdre de la riche moisson que l'avenir lui prépare!

Cette représentation tragi-comique est remarquable, en effet, par l'audace des entreprises, l'inférieure habileté des acteurs, leur sang-froid cynique, leur longue impunité; elle n'est aujour-d'hui que des caricatures, des mœurs, des personnes qui démontent même après les révélations que les réquisitoires et les romanciers ont faites de la vie félonieuse et scélérate de ces bohémiens. C'est un curieux supplément aux *Mystères de Paris*.

Les chefs sont Flachat et Courvoisier, les plus fidèles et les plus résolus à l'escalade et au bris de serrures; tous deux trempent dans toutes les entreprises; on les retrouve partout, à l'assaut des caisses, des portefeuilles et des sacrifices. Flachat se contente d'être l'homme d'action; Courvoisier apporte à la pratique du crime l'art de faire des crimes; il épate l'honnête ouvrier au seuil de sa vie laborieuse, le flatte, le caresse, fait briller à ses yeux l'appât de l'or, et penché sur l'entraîne dans sa complicité; si le malheureux se débat encore sur le bord de l'abîme et recule devant le danger du crime, « Bah! laisse donc, lui dit Courvoisier; il n'y a rien à craindre, ça me connaît! » et, par cette audace, il le décide.

Une autre différence distingue Flachat de Courvoisier: Flachat avoue volontiers tous les vols qu'on lui impute, les plus grands comme les plus petits. — Courvoisier met de l'ambition-propre dans sa honte: il tient à ne pas passer pour un petit voleur. C'est l'aristocrate de la bande; dites-lui qu'il a volé princes, ducs, comtes, marquis, barons, il le confessera avec le plus complet abandon; tout au plus osera-t-il contredire les dépositions d'un air d'extrême politesse: « M. le comte de Biencourt m'accuse de lui avoir pris 6,000 francs; j'en demande bien pardon à monsieur le comte, mais je n'ai trouvé que 5,000 francs dans sa caisse! » Il ne manque jamais de dire: « Monsieur le baron, en parlant de M. de La douce, auquel il a dérobé pour 60,000 francs d'or et de diamants. On ne vole pas les gens avec plus d'égards! »

Mais que le président s'avise de vouloir comprendre Courvoisier dans un misérable vol de 50 francs, « Ah! pour celui-là, monsieur le président, je n'en suis pas; si donc! » — Le président insiste-t-il? « Vous le voulez? eh bien! soit: j'en serai, puisque ça paraît vous faire plaisir; mais, parole d'honneur, c'est pour ne pas vous contrarier; et puis, un de plus ou moins, ça ne vaut vraiment pas la peine de discuter! »

Courvoisier a toujours été maître de lui et s'est imposé une ligne d'attentes qu'il n'a jamais dépassée; acceptant le bagne pour pis-aller, il s'était dit: « Tu n'iras pas plus loin!... » — Un de ses complices lui propose de dévaliser, pendant la nuit, un marchand: « S'il s'éveille? dit Courvoisier, — Eh bien! nous lui donnerons le tour! — Merci! je ne fais pas ce commerce-là! »

Vous direz, en effet, à los entendre, qu'ils sont tous d'hommes négociants: on ne tient pas un autre langage dans les magasins de la rue de la Verrerie ou de la rue Saint-Denis. « C'est Drône qui m'a proposé l'affaire, dit Flachat; je l'ai trouvée bonne, je l'ai acceptée. » — Plus loin, parlant du vol accompli dans l'hôtel de M. le prince de Beauremont, « Je savais que la maison était bonne; que c'étaient des gens très-bien, des gens comme il faut! » — Une autre fois, il s'exprime comme un général d'armée: « On est entré par le jardin malgré moi; mon avis était qu'on dirigeait l'attaque par le rez-de-chaussée. »

Entre Courvoisier et Flachat, voici Laire, leur digne associé; Laire, l'ancien légiste, l'ex-maître clerc, le voleur lettré, qui cache des cachemires parmi les dossiers de son étude, et débite à l'occasion des centoùs de Décile et de Virgile. Profitant de sa qualité de poète, Laire va visiter le tombeau de l'Empereur, en attendant l'heure de voler M. Brongniart, de l'Académie des Sciences. Du reste, il parle de ses complices d'un ton de supériorité, et appelle Labrue « Ce pauvre garçon! »

Labrue est l'honnête ouvrier que les conseils de Courvoisier ont perverti. « Un jour M. Courvoisier me dit: Viens devenir avec moi; j'acceptai, et ce fut la monnaie meilleure. Tout en déjeunant, il m'a fait philosopher sur trente-six choses; c'est à ce moment que tout a commencé. » Cependant Labrue avait également un fond de dispositions très-grandes pour la pluie de Courvoisier, car d'élève qu'il était tout à l'heure, il devint bientôt passe maître. C'est Labrue qui fabriqua les fusées clefs, forçait les coffres-forts et les serrures; sa science de serrurier lui ait naturellement valu ce terrible emploi. Plus d'une fois, et notamment chez M. Brongniart, Labrue, qui avait une bonne chemise et jouissait d'une excellente réputation, fut mandé, comme serrurier, pour réparer les dégâts qu'il venait de faire comme voleur.

Gauthier fait le bon apôtre; à l'en croire, Courvoisier a été son mauvais génie. Courvoisier l'a tenté un jour qu'il se débattait entre un bavard et un prof; Gauthier était incarnation de l'envie. — Courvoisier prétend que le honnête Gauthier joue la modestie, et qu'avant de travailler avec lui, il était déjà dans le *bon chemin*. Courvoisier pourrait bien avoir raison, « les premières affaires que lit Gauthier après leur association semblent le prouver: il voulut son correspondant et dévalisa son propriétaire. »

Engerer, le receleur, met toute d'une voix aigre et sardonique, tandis que la femme Roche, la maîtresse de Flachat, prête à bras de fer de sa vertu et de son innocence. Il y a ensuite les subalternes, qu'il me répugne de nommer; c'est déjà trop d'être démenté si longtemps avec les chefs. — A l'in, le président dit: « Vous avez été condamné à cinq ans de réclusion. — Qu'est-ce que cela prouve? » répond-il.

L'autre, à l'entendre, débute par des maximes, par des *brutilles*; puis il ajoute: « Peu à peu l'ambition m'est venue; je me suis lancé dans les grandes affaires; mais je n'ai pas eu de bonheur, ça s'est *bouclé* par vingt ans de galères! » Le malin ne manque pas à la troupe; ainsi la pièce est complète; tandis que tous ces bandits s'adressent aux billets de banque et aux pierrieries, Vavasseur escroc de trente livres de beurre à une fruitière; aussi soutient-il qu'il n'a pas

l'honneur d'être un voleur de profession: il s'est trouvé un jour très-affamé de beurre frais, voilà tout.

Nous avons réservé Flachat pour le dernier chapitre; c'est que Flachat, par sa hardiesse, son effronterie, la singularité de ses actions et le tour de son esprit, est certainement le personnage le plus curieux de cette odyssée de mécénats.

Flachat dit volontiers entrer chez lui le commissaire de police: « Bien! il paraît que c'est fini! » Après avoir escapadé, avec Courvoisier et Labrue, une femme de l'hôtel de M. de Grillon, il entend le son d'un piano dans la pièce voisine: « Bon! bon! s'écrie-t-il; tant qu'on fera de la musique, ça va bien. » Confronté avec M. Veyrat, dont il a force la caisse, « Cela ne valait pas la peine que je me suis donnée; M. Veyrat est propriétaire, M. Veyrat est riche, de quoi se plaint-il? il devrait plutôt me remercier de l'avoir tenu quitté à si bon marché. »

Dans son ardeur de dépréciation, Flachat n'épargnait personne; il n'épargna pas même sa femme. C'était une honnête créature, séparée depuis longtemps de ce malheureux, et qui servait chez madame la princesse de La Tremouille en qualité de femme de chambre. Un jour, Flachat dit à Courvoisier: « Tiens, j'ai une drôle d'idée: il faut que je reprene à mon épouse les cadeaux de noce que je lui ai faits... » Et, peu de jours après, il pénétrait dans l'hôtel de La Tremouille et enlevait le portier, tandis que Courvoisier accomplissait le crime. Courvoisier voulait pousser l'attentat, de la femme de chambre à la princesse, mais il rencontra dans une des galeries le tombeau du prince de La Tremouille: « J'eus peur, a-t-il dit depuis, en voyant cette tombe, et je me sauva par la fenêtre. »

Après sa femme, Flachat vole deux de ses maîtresses. « Nous n'avons rien de mieux à faire aujourd'hui, dit un matin Flachat à deux de ses complices; allons à la campagne, ça nous prononiera. » Et il les mène chez sa belle-mère, qu'ils dévalisent. Mais voici le fait le plus curieux: ces deux hommes, après le crime, s'installent dans la chambre à coucher de la pauvre femme, boivent son vin, s'envoient et s'envoient de rôties sur les fanteuils et sur le lit. « Ah! ça bien! » s'écrie Flachat; qu'est-ce que c'est qu'une conduite comme ça? vous venez bien finir? je suis chez moi; si cela continue, je vous mets à la porte! »

Flachat a tiré vanité à l'audience, d'un trait de singulière humeur; il s'agit de Labrue, qui vint un jour lui demander un prêt d'argent: « Tu as besoin d'argent, lui dis-je; eh bien! je vais t'en procurer. Précisément j'avais en vue, ce jour-là, une excellente affaire, le roi *L'Allemendant*; je le donnai à Labrue, qui me le remboursa plus tard. » Une autre fois, il promet l'ordre franc à Josselin sur le produit d'un vol auquel il le dispense de participer, et il les lui donne en effet. « Que voulez-vous, monsieur le président? Josselin n'était pas heureux, je venais à son secours. »

Le drame s'est déroulé comme on devait s'y attendre: Courvoisier, Gauthier, Labrue, Flachat, ont été condamnés l'un à trente, l'autre à vingt-cinq, celui-là à vingt, celui-ci à dix-huit ans de travaux forcés; le reste à une exécution moins longue et moins terrible.

Soutenu de cette atmosphère de bagnes et cherchant un air pur, nous en avons besoin. En quittant ces hommes que le crime dégrade et qui se servent fatidiquement de leur indépendance, on est heureux de trouver uno de ces natures courtoises et bavardes qui triomphent des difficultés d'une position subalterne pour s'élever et s'embellir par l'esprit. Ainsi a fait un jeune ouvrier de Rouen du nom de Beuzeville. Beuzeville était un simple tisserand; tandis qu'il ponçait la navette, la muse venait le visiter; artisan pendant le jour, la nuit il était poète; son instinct, ses veilles assidues lui révélaient les secrets de la rime et du style. Il finit par tisser une ode et une élégie comme une pièce de toie, avec la même habileté; nous étirerons pour preuve de ce talent poétique de charmantes pièces de vers publiées par Beuzeville il y a quelque temps, sous ce titre naïf et doux: *les Petits Enfants*. De ces simples essais, le tisserand s'est élevé peu à peu jusqu'à l'ant de Corneille; on parle d'une tragédie de *Spartacus* dont il est l'auteur. L'on y va, au comité du Théâtre-Français, a produit une certaine sensation. Sans doute la tragédie n'est pas encore très-savante, les fils s'enchevêtrent et se rompent plus d'une fois; mais l'artiste se montre sous les fautes de l'ouvrier. Allons, courage! poète et tisserand, ourdissez à vous deux quelque tragédie solide et touchante.

Nous parlons de la tragédie, au moment où elle prend le deuil d'une de ses belles reines, Madame Paradol vient de mourir. Bien qu'elle eût quitté le théâtre depuis deux ou trois ans, on ne l'avait pas oubliée; mais c'était peut-être moins son talent que la publicité se rappelait, que sa personne. Les héritières qui se sont présentées pour recueillir sa succession, les Agrimpes et les Athaïe qui ont tenté de céder, après elle, le rôle de l'actrice, ont toutes été complices de ces règrets donnés à madame Paradol. En les voyant si dépourvues de noblesse et de majesté, on pensait naturellement à cette Clymène en retraite qui avait du moins la beauté, si le génie lui manquait.

Madame Paradol, en effet, aura été la dernière de la grande race des reines tragiques; — je me trompe: il nous reste mademoiselle Georges. — Elle avait la taille ample et haute, le profil noble et fier, le tour propre à porter le diadème; les mains, les bras, les épaules étaient d'une imperatrice. Le Théâtre-Français a eu beau chercher; du jour où elle n'a plus été là, il n'a trouvé que des blanchisseuses. Les reines aussi s'en vont.

Né à Paris le 4 janvier 1798, dix-huit ans elle fit ses premières armes au théâtre; mais elle n'alla pas droit à Corneille et à Racine; ce ne fut que plus tard et par un détour qu'elle leur arriva; la tragédie lyrique eut ses premières amours, avant l'autre tragédie; madame Paradol chantait d'abord, en attendant qu'elle déclamât. En 1816, elle débute à l'Académie royale de Musique; en 1818, à l'Opéra de Marseille, où elle resta un an en qualité de Didon et d'Alceste. Le 25 juillet 1819, elle dit adieu à Gluck et à Spontini,

COURRIER DE PARIS.

Les gourmets de Cours d'assises ont en de quoi se satisfaire cette semaine: le procès des vingt-trois voleurs est un de ces régals complets qui ne leur laissent rien à désirer. Aussi la foule a-t-elle suivi avec avidité devant la justice, les débats de la criminelle histoire, tandis que l'habileté des cabinets de lecture passait ses heures en tête à tête avec le *Droit* et la *Gazette des Tribunaux*.



(Madame Paradol, décédée le 29 octobre 1813.)

et fut admise au Théâtre-Français. A dater de cette époque, madame Paradol y tint l'emploi des reines, comme on dit en style du terroir, avec zèle, avec dévouement, et souvent avec succès. Les amateurs se rappellent particulièrement le caractère tout tragique qu'elle donna à la *Jane Shore* de Mercier.

Elle est morte après des souffrances inouïes ; il y a plus d'un an qu'on s'attendait, de jour en jour, à son dernier soupir. Cette longue agonie, la pauvre femme l'a supportée

avec une constance véritablement héroïque, relevant le courage de ceux qui pleuraient autour d'elle, et gardant sa sérénité jusqu'au moment suprême.

C'était un cœur excellent, disent ses amis, un peu bruyant quelquefois et inconsidérée, mais aimé de tout le monde, et meritant cette affection par une rare bonté.

Les sylphides et les artistes l'auront par devenir inaccessibles. Les journaux de Saint-Pétersbourg ou de Berlin ont rapporté, tout récemment, l'aventure à la dragonne de la charmante danseuse mademoiselle Montès et le grand coup de cravache dont elle gratifia, tout au travers du visage, un soupirant indiscret ; procédé un peu cavalier, qui étonnerait moins d'une écuyère de M. Franconi.

Une de nos jolies actrices de vaudville fait mieux ou pis encore ; ce n'est pas la cravache, mais le pistolet qu'elle manie à râvir. Elle ne manque pas une poupe, et fait la manœuvre à tout coup : heureusement qu'elle le prend rarement. On raconte cependant un fait qui peut donner de l'inquiétude : un vieux guerrier, qui a la prétention d'enlacer encore le mythe au banquier, adresse l'autre jour à notre jolie héroïne une déclaration sur papier satiné. Ce n'était pas une déclaration de guerre. Mademoiselle Page, — il est temps de l'appeler par son nom, — n'a qu'un penchant très-médiocre pour les gloires de l'Empire ; elle les respecte trop pour les aimer. Sa petite main blanche réplique donc au vieux brave par une fin de non-recevoir ; l'autre, loin de se décourager, lit remettre sa carte à la cruelle, qui la lui renvoie percée de quatre balles, avec ces mots tracés au crayon : « Par mademoiselle Page, à quarante pas. »

On assure que cette manie guerrière devient épidémique ; la plupart de ces demoiselles se mettent sur le pied de guerre ; mademoiselle D..., de l'Académie royale de Musique, parle de s'entourer de bastions et de forts détachés ; mademoiselle M..., d'une enceinte continue ; mademoiselles C., S., R. et N. prennent des leçons de Grisier et vont d'estoc et de taille ; quant à mademoiselle Delp..., elle n'a rien à craindre : sa vertu a plus de trente ans de salle.

L'aventure du jeune Arthur de B... fait grand bruit dans les boudoirs de la Chassée-d'Antin ; Arthur de B... est un jeune homme naïf et tout récemment éclos au jour de ce meudre tentateur ; arrivé depuis six mois de sa Bretagne, il en a encore les meurs pures et tant soit peu sauvages. Une certaine baronne de ***, sa parente, et un peu domaïre, entreprit dernièrement, dit-on, de civiliser ce naturel farouche ; mais notre jeune Breton se cabra et y laissa son manteau. « Comment va ton jeune neveu Arthur ? demandait le lendemain à la baronne une de ses amies intimes. — Qui, ma chère ? — Arthur ! — Ah ! laissez donc : il s'appelle Joseph... »

Le Théâtre-Italien avait annoncé la reprise de *Semiramide* pour mardi dernier ; tout était prêt, les musiciens et les go-

siers ; cependant on n'a pas joué *Semiramide*. Qui donc ! Assur aurait-il été pris d'un enrouement subit, et Ninias d'une maladie ! La chose est bien plus grave ; le matin, M. Fornasari avait déclaré qu'il lui était impossible de chanter le rôle d'Assur. — Fante de voir ! — Non pas ; mais fante de barbe : la barbe que le costumier lui fournissait étant, à son avis, trop courte d'un pouce. M. Vatel a dû céder à cette puissante raison ; le bonhomme ! — A sa place, j'aurais fait raser complètement M. Fornasari !

Notre siècle s'égaye de plus en plus ; pour peu que cette belle humeur continue, nous arriverons à une gaieté folle. Voici une preuve incroyable de cette joie : le théâtre du Vaudville joue depuis quelques jours un drame de madame Ancelot intitulé *Madame Robind* ; savez-vous ce que ce gai Vaudville dit *L'Enfant né malin*, a fait mettre sur ses contremarques ? *Madame Robind agenouillée devant la guillotine* : *qui ! qui ! la fâvrira don daîne !*

Je finis par le Protée anguillard (*Proteus anguinus*) que le



Jardin-des-Plantes vient d'enrégimenter dans son armée : *L'Illustration* se fait un plaisir de vous offrir, par mes mains, le portrait de cet intéressant animal ; faites-lui bon accueil, et récompensez par la le sou qu'on a de vous donner, à l'instant même de leur naissance, de leur mort ou de leur apparition, le *fie simile* détous les personnages dignes d'attention, Protées ou non.

Les Vendanges.



Triste année ! tristes vendanges ! Après avoir taillé avec soin au-dessous du premier ou du second œil, labouré et binié deux fois, employé la houe et la pioche, dressé des échalas, renouvelé les cepas par le provizage, le vigneron espérait que de vivifiantes chaleurs achèveraient son œuvre, et les chaleurs ne sont pas venues. La vigne a besoin du soleil et réduite la pluie ; or, elle a eu, cette année, beaucoup de pluie et peu de soleil ; l'humidité en a énervé les racines ;

le froid et les vents en ont étiolé la tige ; la *coulure* a gagné les cepas les plus robustes ; et quand le mois de vendémiaire a ramené l'époque de la récolte, il n'y avait pas de récolte à faire. Force a été d'attendre, d'agourner la proclamation du *bin de vendange*, qui se publie d'ordinaire du 8 au 20 septembre dans le Main, du 20 au 31 septembre dans les autres départements. On a fini par recueillir tardivement quelques raisins étiolés, dont les intempéries avaient arrêté le déve-

loppement ; et, dans plusieurs localités, on a pu dresser procès-verbal de carence. Où la vigne haussé subite dans le prix des vins ; ceux du Midi ont éprouvé cinquante pour cent d'augmentation ; les pièces de bordeaux sont montées de 110 à 140 fr. ; celles de bourgogne de 70 à 100 fr. ; et celles des vins de la Loire de 26 à 75 fr. ; les producteurs ont perdu ; les débitants ont gagné ; mais une mauvaise vendange est, en somme, une calamité nationale, dans

un pays dont les vignobles occupent 2,154,822 hectares.

Quoique l'Allemagne s'enorgueillisse du Johannisberg et du hockheim; la Hongrie, du tokai; l'Italie, du lacryma-christi; l'Espagne, du xérès et du malaga; le Portugal, du porto; le Cap, du constance; l'Asie-Mineure, du chypre, la France

tient le premier rang dans la vigniculture du monde entier. Elle produit annuellement, en moyenne, 55,363,730 hectares de vin, et 7,088,892 hectolitres d'eau-de-vie. Sur quatre-vingt-six départements, neuf seulement sont dépourvus de vignes: le Calvados, les Côtes-du-Nord, la Creuse, le

Finistère, la Manche, l'Orne, le Nord, le Pas-de-Calais et la Seine-Inférieure; les autres donnent des vins plus ou moins estimés. La pépinière nationale du Luxembourg, établie par le ministre de l'Intérieur Chaptal, avec le concours du botaniste Bosc, a possédé jusqu'à 570 variétés de raisins cultivé



A. MELI

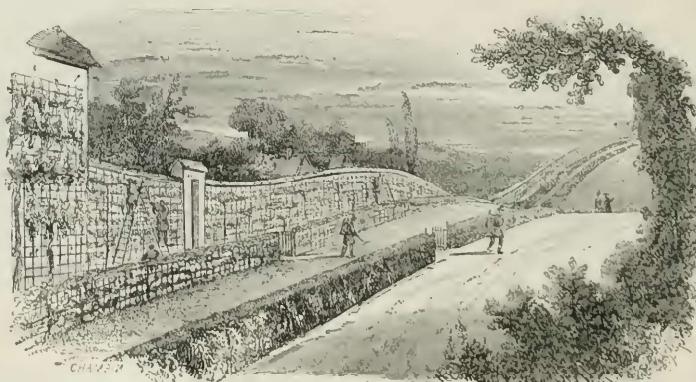
en France, distingués par leur forme et leur couleur: 114 noirs à grains ovales; 190 noirs à grains ronds; 75 blancs à grains ovales; 154 blancs à grains ronds; 19 gris ou violet à grains ovales, et 58 gris ou violet à grains ronds. La collection du Jardin du Botanique de Montpellier réunit 560 espèces. La qualité de nos vignes varie à l'infini, non seulement d'une côte à l'autre, mais encore d'un coteau au coteau voisin, suivant l'exposition, suivant la nature du sol et du sous-sol. Que de plants divers! que de crus justement célèbres! Dans l'ancienne province de Bourgogne seulement vous comptez les vins de Nuits, Chambertin, Romanée, Richebourg, Clos-Vougeot, Musigny, Beaune, Mercurey, Montrachet, Volnay, Pommard, Corton, Mâcon, Thorins, Moulins-à-Vent, Pouilly, Chablis, Tonnerre, Tramey, Coulanges-la-Vineuse et Saint-Julien-du-Sault. Sur les collines silencieuses et les graves de la Gironde se récoltent les vins de Château-Lafitte, Château-Margaux, Haut-Brion, Saint-Emilion, Carbonneux, Saint-Bris, Rummes, Barsac et Sauterne. Voulez-vous égayer vos desserts, dérider les physionomies, provoquer les chansons, donner de l'enthousiasme aux plus tristes, de la vivacité aux plus lents, de l'esprit aux moins capables, servir le pétillant champagne; mais, pour éviter la contrefaçon, ayez soin du vons assurer qu'il a été recueilli sur les rives de la Marne, à Sillery, Épernay, Aÿ, Mondré, Bouzy, Haut-

villers ou Verzenay. Aimez-vous les vins de liqueur, demandez au département de l'Hérault son hmel et son frontignan. Voulez-vous des vins exquis, susceptibles de se garder plus d'un siècle, et se bouillant sans cesse avec l'âge, cherchez-les sur le coteau de l'Ermitage, où un cénoïde planté jadis

des navires se chargent des muscats ambrés de la Giota. Près de l'Espagne, aux pieds des Pyrénées, croissent trois excellentes variétés: le grenache, le mataro et le carignan. Port-Vendres, Collioure et Banyuls fournissent ces nectars liquoreux connus sous les noms de grenache et de rancio; Rivesaltes, Cognac, Salces, Terrats, Cornouaille-de-la-Italière, peuvent opposer leurs vignobles à ceux de la Péninsule Ibérique. Les Béarnais vantent le vin de Jurangon, patronné par les souvenirs de Henri IV.

L'Andorre a sa blanquette de Limoux; la Haute-Vienne, les vins de Saint-Georges et de Champigny-le-Sec; les Vosges, ceux de Mirecourt et de Ribeauville; le Loiret, le vin de Beaugency; l'Indre-et-Loire, le Vourray; la Moselle, les vins rouges d'Angwy et de Jony; l'Aude, le muscat de Beaucaire-de-Venise; la Saône, le Pouilly-Nivernais; l'Ardèche, le Saint-Péray; le Cher, les vins de Sancerre; la Sarthe, le vin des Jasnières. Les vignes de la Charente-Inférieure, du Gers, de Lot-et-Garonne, alimentent de nombreuses distilleries.

Outre les vins dont la réputation est européenne, le voyageur qui parcourt la France trouve dans des hameaux obscurs, chez des propriétaires campagnards, des crus ignorés, d'une éternité indéfinie, mais préférables souvent, par leur bouquet et leur couleur, aux produits des vignes en renom. Tant de richesses font de la vigne la plus importante

A. 12
(La Truite du roi, à Fontainebleau.)

des céps qu'il avait rapportés de Perse, et qu'on nomme encore dans la Drôme le gros et le petit schiras. Plus loin, sur les rives du Rhône, sont les vignobles de Millery, de Tondreux, de Côte-Rôtié, de Julliéas. A l'embouchure du fleuve,

chez des propriétaires campagnards, des crus ignorés, d'une éternité indéfinie, mais préférables souvent, par leur bouquet et leur couleur, aux produits des vignes en renom.

Tant de richesses font

des opérations agricoles de la France : on s'y prépare plusieurs semaines à l'avance, en nettoyant et lavant à la chaux tous les instruments qu'on y doit employer : les *vendangereaux*, paniers d'osier où l'on dépose les raisins ; les *teilles*, petites

boîtes coniques qui servent au même usage ; les *bilonges*, charrettes destinées à transporter la vendange à la cuverie, etc. Dès que la queue des grappes brunit, qu'elles quittent aisément les ceps, que les grains s'amollissent et acquièrent de la

transparence, les vendangeurs doivent se tenir près. Dans la plupart des pays vignobles, l'autorité municipale règle leur marché, du moins en ce qui concerne les vignes non closes, et les contrevenants peuvent être punis, conformément à l'ar-



ANDREW-BEST, L'ELEG. P.

ticle 473 du Code pénal, d'une amende de 5 à 10 fr. Le jour fixé se lève ; les premiers rayons du soleil dissipent la rosée ; les cueilleurs et les cueilleuses s'éparpillent sur les collines, ils se rangent en face de la vigne, entrent et suivent chacun son sillon jusqu'à l'extrémité opposée. Quoique M. Campenon, de l'Académie Française, ait dit dans son poème de la *Maison des champs* :

Il en est temps ; que la jeune bacchante Saisisse alors la serpe, impatiente,

jamais les vigneron ne saisissent la serpe ; mais ils s'arment de sécateurs ou de ciseaux, qui tranchent la grappe sans secousses. Les raisins, placés au fur et à mesure dans les *vendangereaux*, sont versés dans les *ten-delins* par les porteurs ou *vide-paniers*, qui les transfèrent à la cuverie. D'autres fois, des mulets sont mis en réquisition ; ou la récolte, jetée dans un cuvier de lourne ovale, est volatilisée sur une *bilonge*. A la cuverie, les cultivateurs qui désirent un bon produit, s'occupent de trier les grappes, de les assortir, d'enlever les grains verts ou pourris. Dans trente-quatre départements ou à l'habitude de séparer les grains de la rafle, et les arômatiques n'ont pas encore décidé si cette méthode est avantageuse ou nuisible. Les raisins égrappés donnent un vin plus savoureux, disent les uns ; les

raffles ajoutent à la cuvee un ferment nécessaire, prétendent

dint les côtés sont des liteaux assez peu espacés pour ne pas livrer passage aux grains. Un vigneron, chaussé de gros sabots, monte dans cette caisse, peirit les grappes sous ses pieds ; puis, soulevant l'un des liteaux, pousse le marc dans la cuve, où bout déjà le suc exprimé. Les vigneronnes arrières

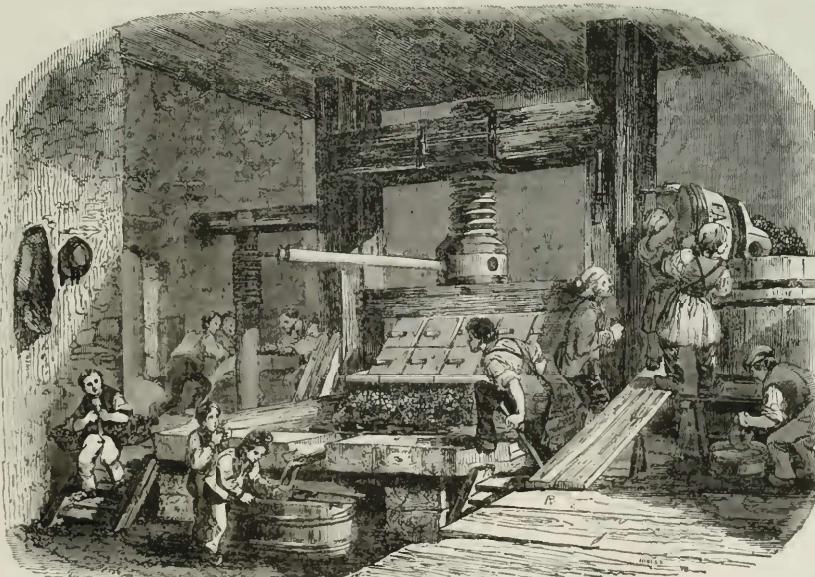
ques de M. Lenoir, ou Thibault de Berneaud, ou Guérin de Toulouse, machines composées de cylindres de bois tournant en sens opposés, au moyen de roues d'engrenage. Les cuves où le vin fermentaient sont, suivant les contrées, ouvertes ou fermées, en bois de chêne ou en maçonnerie. Au bout de quelques heures, la masse liquide frémit et bouillonne, l'acide carbonique se dégage en bulles pétillantes, l'alcool se produit, les rafles et les pellicules montent à la surface du marc, et le coiffent d'un amas de détritus qu'on nomme le *chapeau*. Quand la fermentation tumultueuse a cessé, les travailleurs distribuent le vin dans des baquets appelés *sapines*, à moins qu'on n'ait adapté à la partie inférieure du cuvier un robinet qui permet de découvrir avec plus de vitesse et de facilité. Le marc est mis sur la *mette*, ou table du pressoir, et l'on en forme une masse cubique appelée le *réz*, que l'on recouvre de madriers.

La vis du pressoir est d'ordinaire mise en mouvement par une roue qui regoit, dans sa périphérie creusée en gorge, le bout d'une corde dont l'autre extrémité s'enroule sur un cabestan. On distingue les pressoirs à *étaquet*, à *coffre simple ou double*, à *levier* ou à *lesson*, dont nous épargnerons nos lecteurs la scientifique description, incompréhensible d'ailleurs pour quiconque n'a pas

se déshabillent et entrent pour foulir dans la cuve même, où ils prennent un bain tonique, mais qui repugne aux consommateurs délicats.

Les vigneronnes progressifs emploient les fouloirs

mechaniques. La vis crie ; le *mouton* qu'elle pousse pèse sur le marc et achève d'en extraire le suc ; ou réforme le *sac* à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les raisins aient cédé toute leur par-



ti liquide. Le produit du pressurage est, *ad libitum*, mis à part ou mêlé au vin de la première cuvee. La fermentation s'achève dans les tonneaux, qu'on ne houmone hermétiquement que lorsque la lie s'est précipitée. Là s'arrêtent les travaux des vendangeurs; au houmone reviennent le collage, le méchage des pièces, le soutirage et la conservation des vins.

La fabrication des vins blancs est moins compliquée; on ne les fait pour cuver avec le marc, excepté dans les aron-

dissemens de Wissembourg et de Schœlstadt (Bas-Rhin), d'Agen et de Nérac (Lot-et-Garonne). Les grappes sont éra- sées sur le marc du pressoir; le vin coule dans les tonneaux, où on le laisse fermenter sur la lie jusqu'au premier soutirage, qui a lieu au mois de mars ou d'avril suivant.

Avant de cueillir les raisins qu'on réserve pour faire du vin blanc, on attend d'ordinaire qu'ils aient atteint un stade de maturité. Aussi l'en ne vendange à Agen qu'à la fin d'oc-

ter. A Gospions (Pyrénées-Orientales), aussitôt qu'on a foulé et pressuré les raisins, préalablement desséchés au soleil, on y met un tiers d'eau-de-vie qui empêche la fermentation et conserve au son extrême sa douceur et son parfum.

Les départements riches en vignobles sont obligeés, à l'époque des vendanges, de demander des renforts à leurs voisins. Cette insuffisance de population paraît s'être fait sentir de tout temps, car Longus dit, dans un roman de *Daphnis et Chloé*: « Comme la couronne est en telle fete du dieu Bacchus, on avait appelé des villages voisins plusieurs femmes pour aider à faire les vendanges. » Les recrues enrôlées n'arrivent plus comme autrefois en chantant des hymnes en vers taïiques au fils de Siméï; les vendanges sont devenues prosaïques, et les chants que leurs ouvriers répètent en chœur, sur l'air du *Clair de la lune*, n'ont rien de très-harmonieux:

Allois en vendange
Pour gagner cinq sous,
Coucher sur ta paille,
Ramasser des ... etc.

En Champagne, les cueilleurs et les cueilleuses viennent du département des Ardennes, amenant avec eux des mulets, animaux presque inconnus dans la contrée. Pendant toute la durée des vendanges, ils logent dans les auberges ou dans les granges, et passent la plus grande partie de la nuit à boire et à danser. On les paie de 10 centimes à un franc 50 cent., selon leur capacité; on ajoute à cette rétribution une miche et un verre d'eau-de-vie; et, moyennant un assez faible salaire, ils travaillent depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à sept heures du soir. A la vérité, ils n'ont rien à débourser pour la nourriture de leurs mulets, qu'ils laissent dans la première prairie venue, en dépit des gardes champêtres.

Les meilleurs se rassemblent sur la place, au son de la chouette, des trois heures du matin, et se partagent en escouades, sous l'égide de diverses personnes. Les *paresseux* restent au logis pour y attendre les raisins, qu'elles sont chargées de trier. Ceux de qualité supérieure sont immédiatement portés au pressoir; on les presse à plusieurs reprises, car, dans l'opinion de la majorité des vinologues, les qualités du vin tiennent à la fois au suc, aux pépins et à la grappe. On entame sans laisser cuver, et l'on soutire quelques jours après. Durant l'hiver, le vin est transvasé dans de nouveaux fûts; et, au printemps, à l'époque où la sève honte, on le soutire encore pour le mettre en bouteille. On ajoute alors un vin du tonneau pour la garantie de la *graisse*, et du sucre candi pour la faire mousser, et le précepte qui se forme est plus tard elevé par le tonnelier.

Les vendanges de Champagne sont terminées par une fête qu'on nomme le *cocheton*: les pressuriers offrent au propriétaire un bouquet de pampres et de branches d'arbres, et reçoivent une gratification qu'ils conservent à de longues réjouissances. Presque généralement les vendanges sont l'occasion de banquets prolongés, de danses, de concerts rustiques; celles de cette année, malgré leur déplorable résultat, n'ont pas arrêté l'expansion de la joie populaire. Les violons

toire; à Condrieux, à Samur, qu'à la mi-novembre; à Jurançon, à Gau, à Moncini (Basses-Pyrénées), que dans les quinze premiers jours de décembre. Dans plusieurs vignobles on met un intervalle entre la cueillette et le foulage; le raisin mûr de Rivesaltes reste cinq ou six jours sur le sol avant d'être porté au pressoir. A Limoux, les raisins sont étaisés sur un plancher pendant quatre ou cinq jours, puis lies,

égrappés et foulés. Aux environs de Salins (Jura), on suspend les grappes avec du fil, dans une chambre exposée au vent du nord. Quand la dessiccation a réduit les grains de moitié, on les presse et on entonne immédiatement; ce vin, qui n'est soutiré qu'au bout de six mois, prend le nom de *vin de paille*, et n'est pas sans analogie avec le tokai.

Il y a certains vins de liqueur qu'on ne laisse pas fermenter,



(Recette au houblon.)

n'ont pas été décommandés; les minettes ont retenu comme d'habitude; à défaut de vin doux, on a savouré celu des saisons précédentes, et le *peuplier en liesse*, noyant ses soucis dans les pots, s'est console du présent par le passé.

L'année a été également funeste aux raisins de treille. Les succulents chasselas de Fontainebleau, le *chasselas doré à grains ronds*, le *chasselas muesqué*, le *bermouït blanc*, la *rochelle blanche*, sont loin d'égaler en grosseur et en saveur ceux qu'on avait récoltés en 1842. La *treille du roi* seule a

dû quelques belles grappes aux avantages de son exposition. Elle est située en plein midi, sur le mur de clôture du parc, dûcôté de l'entrée de l'atelier, et abritée de toutes parts contre l'influence des vents. Les bras des ceps s'étendent horizontalement, chargés d'un petit nombre de grappes isolées. Au-devant de la treille régne un long cordou de vignes, auxquelles est appliquée le même système de taille. A deux mètres plus bas s'allonge une charmille qui suit, comme la treille même, les ondulations du terrain.

N'oublions pas la récolte du houblon en Flandre et les vendanges de Normandie. L'indigène du Calvados ou de l'Orne n'attache pas moins de priv à ses pommeaux, que le duc de Montebello à ses chênes champenois. Or, l'année a été pommeuse; il y a eu peu d'*quenets* (pommes tombées avant leur maturité), et l'on débitera bientôt du *bon cidre doux à dépoter*.

On évalue la consommation annuelle du cidre en France à 10,011,953 hectolitres, et celle de la bière à 9,896,259. Ce n'est que sur les contins de la Belgique qu'on cultive en grand

le houblon nécessaire à la confection de la bière. On plante chaque pied sur une motte de terre, et l'on soutient les tiges grimpantes avec des perches de 8 à 10 mètres de hauteur. Ces longs flammes, qui se croisent, montent, retournent et s'entrelacent comme des haies, donnant aux houblonières l'aspect d'une forêt vierge. A la fin de septembre, on coupe les sarments avec la faufile, on arrache les perches, et les fruits récoltés sont amoncelés dans des sacs où ils se conservent, et forment une masse compacte que l'on peut couper par tranches pour la vendre en détail.

Souhaitons aux vignerons meilleure chance pour l'année prochaine; puissent-ils remplir leurs enviers jusqu'aux bord; et, comme le recommande Rabelais, « en cette ou en meilleure pensée réconfortons notre entendement, et buvons frais, si faire se peut. »

ROMANCIERS CONTEMPORAINS.

CHARLES DICKENS.

Martin fait de nouvelles connaissances et Mark un nouvel ami.

(Voir t. II, p. 26, 35, 105 et 139.)

Il était dans la nature de Martin d'oublier tout le temps son pauvre compagnon aussi complètement que s'il n'y était jamais eu de Mark Tapley au monde; ou, si le souvenir du personnage s'offrit un moment à son imagination, il eut soin de le congédier au plus vite, comme chose de peu d'importance qui attendrait bien son entier loisir. Pourtant, lorsqu'il se retrouva dans la rue, l'idée que Mark poulait s'ennuyer de faire le pied de grue sur le palier du *Royston-Journal* lui traversa de nouveau l'esprit, et il donna à entendre à son nouvel ami qu'il ne serait pas facile de diriger la promenade de ce côté.

« A propos, continua Martin, et pour ne pas être en reste de questions, oserais-je vous demander si vous habitez cette ville, ou si, comme moi, vous n'y êtes qu'en passant? »

— Tout a fait en oiseau de passage, reprit son ami. Natif de l'Etat de Massachusetts, je suis fixé dans ma tranquille petite ville de province, et l'on ne me voit pas souvent au milieu de ces folles affaires qu'on aime d'autant moins qu'on les connaît davantage.

— Vous avez voyagé à l'étranger? demanda Martin.

— Beaucoup.

— Et à l'instar de la plupart des voyageurs, vous n'en êtes que plus attaché à vos foyers domestiques, à votre contrée natale? demanda de nouveau Martin, qui examinait son interlocuteur avec quelque curiosité.

— A mes foyers? oui, répondit son ami; à ma contrée? comme cette terre natale, oui aussi.

— Ce oui n'est pas sans restriction.

— Entendons-nous, répondit l'Américain. Demandez-vous si j'ai rapporté de l'étranger un goût plus exclusif pour les erreurs de ma patrie, un plus aiguë amour pour ceux qui, au taux de tant de dollars le jour, s'érigent en forcément admirateurs de ma nation; si je rapporte plus d'insouciance pour les principes qui président ici aux affaires publiques et privées, principes que les plus éhontés de vos concitoyens rougiraient de décliner lors de l'atmosphère vicieuse de vos cours criminelles? Oh! si c'est là ce que vous demandez, non, dis-je, et même fois non!

— Non! dit Martin, si juste sur le diapason de son interlocuteur que la réponse fit écho.

— Demandez-vous, poursuivit son compagnon, si je suis revenu plus content d'un ordre de choses qui divise la société en deux classes, dont l'une, la masse, fondé une indépendance offerte sur l'ouïe de toute bienveillance, de toutes formes, de toutes concurrences sociales; d'où il résulte que plus un homme affiche de grossièreté et d'impudent, plus il a de chances de succès; tandis que le petit nombre, dégoûté de voir apprécier toutes choses sous si basse échelle, se réfugie dans la vie privée et s'entoure de tous les raffinements du luxe, laissant la république s'en tirer comme elle pourra au milieu des clamures de la presse et du pillage universel? Me demandez-vous si tout cela m'arrange? Non, dis-je, et même fois non!

— Non! répondit encore mécaniquement Martin, déconcerté, anxieux, moins à la vérité dans l'intérêt de la société que dans celui des plans d'architecture domestique, dont l'avènement lui semblait singulièrement basardé au milieu du chaos et de la poussée générale que venait de dépeindre son nouvel ami.

— En un mot, poursuivit ce dernier, je ne crois pas, par conséquent, je n'accorde point (bien que vous puissiez l'entendre proclamer ici à toutes les heures du jour), je ne trouve pas, dis-je, que notre nation soit le type de la sagesse humaine, l'exemple du monde, le *le plus ultra* de la perfidie, de l'adulté; le tout, parce que nous entrons dans la carrière politique avec deux avantages inappréciables.

— Qui sont? demanda Martin.

— L'un, que notre histoire s'ouvre à une période assez avancée pour échapper aux âges de barbarie et de cruautés qui souillent les annales des autres peuples; qu'au contraire nous profitons des lumières acquises sans avoir traversé un obscur noviciat; l'autre, que notre territoire est vaste, et que nous ne souffrons pas, du moins pas encore, d'un trop plein d'habitants. A part ces avantages, nous avons peu à vanter, ce que semble.

— En éducation cependant... murmura Martin.

— Beau chapitre encore! interrompit l'autre haussant les épaules. Eh! dans l'ancien monde, même sous le régime despotique, on a fait autant et plus en le faisant sonner moins haut! Assurément, par comparaison avec l'Angleterre, nous pouvons briller, vu que, sous ce rapport, elle est le plus pittoresque état... Vous savez que vous m'avez complimenté sur ma franchise, poursuivit-il en riant.

— Oh! elle ne m'étonne nullement lorsqu'il s'agit de mon pays, reprit inégalement Martin; c'est quand il est question du votre que la liberté de vos paroles me surprise.

— Vous ne trouverez pas cette droiture rare parmi mes compatriotes, je vous en réponds, en exceptant les gens de la troupe du colonel Drivers, de Jefferson Brick, du major Pawkins et consorts. A vous parler franc, néanmoins, les meilleurs d'entre nous rappellent un peu l'humour de la comédie de Goldsmith qui ne souffrait pas qu'autre que lui imprimer son mûrure. Mais allons, parlons d'autre chose. Vous êtes venu chez nous, si je ne me trompe, dans l'intention d'améliorer votre fortune, et je serais désolé de vous faire perdre courage. D'ailleurs, quelques années de plus pour nous auraient peut-être le droit de hasarder auprès de vous un ou deux avis sur des points de peu d'importance.

Il n'y avait pas la moindre trace de cynisme ou de présomption dans cette offre, faite avec tant de bienveillance et de bon vouloir qu'il suffisait d'abord de faire la confiance. Aussi Martin raconta-t-il sa chance, abordant l'aventure si difficile à faire de sa pauvreté. Il ne dit pas cependant, — comment s'y serait-il résigné? — à quel point il était pauvre; d'un air dégagé, il laissa deviner qu'il lui restait de l'argent pour six mois environ, tandis qu'il en avait tout un plus pour autant de semaines. N'importe, il avoua qu'il était pauvre et disposé à accepter avec reconnaissance tout conseil qui son ami voudrait bien lui donner.

La façon dont la figure de l'étranger s'allongea à mesure que les plans et projets d'architecture domestique se déroulèrent devant lui, n'aurait pu échapper à personne, à plus forte raison à Martin, dont la sagacité était aiguisee par l'inefficacité de sa position. Malgré d'héroïques efforts pour se montrer aussi encourageant que possible, l'Américain ne put s'empêtrer de hocher une ou deux fois la tête; c'était comme s'il était dit en langage vulgaire: Cela n'ira pas! Mais il le prit ensuite sur un ton enjoué et cordial, et s'engagea (puisque New-York n'offrait aucune des facilités que désirait Martin) à s'informer immédiatement s'il pourrait trouver mieux dans quelque autre ville. Désignant ensuite son nom, Bevan, il apprit à Martin que, sans exercer activement la médecine, il était reçu docteur. La conversation roulant sur des circonstances relatives à la famille de l'Américain et à lui-même, conduisit les promeneurs jusqu'en bureau du *Bordy*.

Ils étaient encore assez loin de la maison, lorsque l'air patriote anglais *Hale Britannia*, énergiquement sifflé, vint, saluant leurs oreilles, annonçant que Mark Tapley prenait ses ébats sur le palier du premier étage. Suivant les sons, ils trouvèrent Mark retranché au milieu d'une fortification de bagages, s'efforçant à rendre justice à son hymne national, à l'évidente satisfaction d'un nègre au crâne grisonnant qui occupait un des fonds avancés (une valise en cuir) et tenait ses gros yeux rivés sur le chanteur. Celui-ci, à demi couché, la tête appuyée sur sa main, retournait le compliment par des regards distraits et réverents, tout en continuant de siffler sans relâche. Mark venait de douter, comme le témoignaient sa bouteille clissée et quelques débris de vaudeville dans un mouchoir près de lui; du reste, ses lourds n'avaient pas été perdus, à en juger par ses initiales d'un demi-pied de long,

qui, de concert avec le quantième du mois trace en caractères moins gigantesques, le tout encadré d'une horloge du jeu très hardi, ornent la porte du bureau du journal.

— Je commençais presque à vous croire perdu, monsieur, s'écria Mark, interrompant l'air à l'endroit où les tiers Bretons déclarent qu'ils ne se sont jamais, jamais, *never, never...*... Ils ne va mal, j'espère, monsieur?

— Non, Mark. Et qu'avez-vous fait de votre homme ami?

— La pauvre créature timbrée, monsieur? oh! tout va au mieux pour elle à présent.

— Quoi! a-t-elle retrouvé son mari?

— Oui, monsieur; — c'est-à-dire ses restes, — dit Mark Tapley se reprenant.

— L'homme n'est pas mort, j'espère?

— Pas complètement, monsieur, répondit Mark; mais il a tremblé les hanches suffisamment pour être plus qu'à demi trépassé; en ne l'apercevant pas sur le rivage, j'ai cru qu'elle allait rendre l'âme; vrai, je l'ai cru.

— Comment donc? n'était-il pas là pour la recevoir?

— Lui, en chair et en os; non pas, il n'y avait rien que sa faible vieille ombre, étrée, amincie, qui se traînait lentement

en descendant vers la plage, et pouvait ressembler au fort et vigoureux canarade que la pauvre femme avait jadis connu, à peu près autant que votre ombre vous ressemble, monsieur, quand le soleil couchant la dessine longue et grêle sur le sol. Enfin, c'était tout ce qui restait de l'homme, et elle s'en est contentée, pauvre âme, aussi joyeuse, aussi ravie que si c'était été lui tout de bon.

— A-t-il donc acheté des terres? demanda M. Bevan.

— Ah bien, oui, qu'il en a acheté, et qu'il les a sûrement payées aussi, je vous en réponds, répliqua Mark Tapley brandissant la tête; c'est qu'an dire des agents elles réunissaient toutes sortes d'avantages naturels, ces terres; tout au moins y avait-il une richesse qui ne faisait pas faute, l'eau foisonnait.

— Je presume qu'il aurait pu difficilement s'en passer, dit Martin avec quelque impatience.

— Aussi, ne lui manquait-elle pas; il en avait de tous les côtés, dessus, dessous, autour et partout, sans avoir à payer ni taxe ni porteur d'eau. Indépendamment de trois ou quatre rivières basses à son coude, l'homme avait, sur tout le territoire de sa ferme, quatre à six pieds d'eau dans les mois de sécheresse; en temps pluvieux, il ne peut dire au juste combien, n'ayant jamais rien trouvé de longueur à sonder jusqu'au fond.

— Serait-ce vrai? demanda Martin à son compagnon.

— Fort probable, répondit ce dernier; apparemment quel que lot du Missouri ou du Mississippi.

— Il n'en est pas moins descendu, de ce je ne sais quel endroit, poursuivit Mark, pour venir ici, à New-York, recevoir sa femme et ses enfants; et tous sont repartis en bateau à vapeur, cette même sainte après-midi, aussi contents de partir tous ensemble que s'ils allaient droit en paradis. Ma foi, on peut bien dire qu'ils en prennent le chemin, à en juger sur la mûre du pauvre homme.

— Ah ça, pourrais-je vous demander, dit Martin, repartant, avec un froncement de sourcil, son regard de Mark au niveau, ce que c'est que ce monsieur? quelque nouvel ami de votre chœur sans doute?

— Chut! murmura Mark Tapley, prenant son maître à part et lui parlant confidentiellement à l'oreille: C'est un homme de couleur, monsieur!

— Me croirez-vous aveugle? demanda Martin avec humeur,



pour me venir faire cette confidence devant une des faces les plus noires que j'aveux de ma vie!

— Un moment, monsieur, reprit Mark; par homme de couleur, j'entends qu'il a été un de ceux-là qui on a placards en estampes, dans les boutiques, sur les enseignes... enfin, homme et son frère, vous savez bien, monsieur, poursuivit Mark Tapley, favorisant son maître d'une pantomime indicative de la figure, si souvent représentée sur les médailles et en tête des brochures en faveur de l'émancipation des noirs.

— Un esclave! reprit Martin à demi-voix, en tressaillant.

(La suite à un autre numéro.)



MARGHERITA PUSTERLA.

CHAPITRE XV.

LE PÈRE ET LE FILS.



Entrant dans la ville, ils trouvent les rues ténues de draps blancs et vermeils, et de guirlandes de verdure de la saison, qu'on appelle à Pise les *forites*. Du haut des balcons et sur les murs se déployaient de riches tapis du Levant, des étoffes de soie, qui paraissaient encore un luxe inouï dans les cours des rois, et qui abondaient dans les maisons de ces actifs négociants. En quelques endroits des fontaines étaient du vin; à l'entour, une populace avide se pressait pour recevoir la liqueur dans sa bouche ou dans le creux de ses mains. D'un



autre côté, on voyait des buffets et des crédences chargées toutes les rares venues de la mer Noire, du golfe Arabique, de la Baltique, et conservées en mémoire des navigations heureuses et hardies.

Au milieu du tumulte, de la joie, de la curiosité du peuple, qui ne se souvenait plus que la peste envahissait la contrée de toutes parts, et qui avait oublié sa faim d'hier et celle qu'il aurait demain, nos Lombards s'avancèrent dans les divers endroits où ils espéraient rencontrer Alpinolo. Ramengo les suivait, se cachant le visage sous son capuchon lorsqu'il arrivait de rencontrer quelqu'un qu'il voulait éviter.

Un Milanaise partit au milieu de la foule, et Muraltu, élévant la voix, lui demanda: « Eh! Ottorino Horro, pourquoi cette multitude? Pourrez-vous nous dire où est Alpinolo? »

— Il est au premier rang pour combattre sur le pont; tous nos camarades sont là; je cours les rejoindre. » Et il disparaît dans la foule.

« Mais que diable lui a-t-il pris, s'écriait Ramengo, de se fourrer dans cette immeille barrière? Combattre avec des bâtons, comme un manant! »

— Allez le lui dire, répondirent-ils. Il est aussi fat, Quand

il s'agit de donner une preuve de courage, vouloir l'en détourner, c'est combattre le vent. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, le bœffroi de la commune sonna, « C'est le signal! c'est le signal! » cria-t-on d' toutes parts. Mais il n'y avait point d'espérance d'arriver jusque auprès des combattants. S'étaient arrêtés sous un porche, soutenu d'un côté par une colonne de porphyre égyptien, de l'autre par une colonne grecque cannelée, par les voies de douceur et par celles de la violence, ils parvinrent à se hisser sur une plate-forme portée par l'atique. De là ils purent dominer cette foule de têtes nues ou couvertes de la façon du monde la plus variée, depuis l'éclatant turban de l'Oriental jusqu'au sombre bâret de Venitien, depuis les plumes ondoyantes du chevalier provençal jusqu'à l'infâme râséau jaune de l'habren infortune, depuis la toque en velours et or des barons impétueux jusqu'au capucin renversé des Milanaise, qui s'étaient placés au premier rang pour être témoins des prouesses de leurs compagnons.

Alors les trompettes sonnèrent, et on vit pariser le gonfalonier et les anciens dans une tribune décorée à la façon d'un pavillon turc. La foule des spectateurs se pressait de plus en plus, pendant que ceux qui se disposaient à combattre frémissaient d'impatience aux barrières qui commandaient les deux têtes du pont, comme un torrent réunissant au pied de l'éclat: puis lorsque, à un nouveau signal, les barrières tombèrent, ce fut un cri universel, tous se précipitèrent contre tous. Quelque attention que mit Ramengo à discerner quelque chose, il ne vit d'abord qu'une orgeuse mêlée de gens qui assaillaient, de gens qui les repoussaient, de bâtons nombreux qui tombaient avec forceur sur des têtes épanées, et des têtes meurtries, les cris de ceux qui battaient, les gémissements de ceux qui étaient battus, et tout aux acclamations de « Vive sainte Marie! Vive saint Antoine! »

Pen à pein, la mélée s'éclaircissant à cause des morts (t des blessés, on de ceux qui s'étaient retirés étourdis par le bâton ou accablés de fatigue, on pouvait déjà deviner de quel côté penchait la fortune. Cependant on voyait transporter dans les barques, grelotants et tout tremplés d'eau, ceux qu'on avait retrouvé du fleuve. Tantid les maladroits se traînaient ou étaient emportés à bras hors de la bagarre, plassant de leurs mains leurs membres blessés, leurs tempes sanguinolentes, et prenant à temoin le ciel et la terre de ne plus s'aventurer dans ces ridicules batailles; mais, croyez-moi, ceux qui guérissaient ne manquaient pas d'y retourner.

La fureur a pein, la mélée s'éclaircissant à cause des morts (t des blessés, on de ceux qui s'étaient retirés étourdis par le bâton ou accablés de fatigue, on pouvait déjà deviner de quel côté penchait la fortune. Cependant on voyait transporter dans les barques, grelotants et tout tremplés d'eau, ceux qu'on avait retrouvé du fleuve. Tantid les maladroits se traînaient ou étaient emportés à bras hors de la bagarre, plassant de leurs mains leurs membres blessés, leurs tempes sanguinolentes, et prenant à temoin le ciel et la terre de ne plus s'aventurer dans ces ridicules batailles; mais, croyez-moi, ceux qui guérissaient ne manquaient pas d'y retourner.

Bientôt, à la tête de ceux que sainte Marie et des Raspanti, on vit un jeune homme se distinguer entre tous par la force de ses coups, par le large cercle qui s'agrandissait autour de lui, par le carnage qu'il faisait partout sur ses pas. Ramengo, à la beauté du jeune combattant et aux cris de ses compatriotes, ne tarda pas à reconnaître Alpinolo. Il ne déchaîna plus ses regards du hardi guerrier, tantôt inquiet de ses périls, tantôt plein d'étonnement et d'admiration pour une si merveilleuse vigueur.

Les Bergolini et saint Antoine ne purent longtemps rester à l'epreuve d'une telle lueur, et pour garantir leurs bêtes, ils tournèrent le dos. Alors ceux qui, cachés comme derrière une tour, s'étaient fait un rempart des épaulés d'Alpinolo, se précipitèrent, avec un courage indéfini, à la poursuite des fuyards, pour avoir la gloire moins belle, mais plus sûre, de les frapper au dos, hurlant de toute la force de leurs poumons: « Vive sainte Marie! — Vivent les Raspanti! — Honte aux Bergolini! — Vivent les Gimbauri! — Vivent les Alati! — A bas Lino della Rocca! » C'étaient les noms des chefs des deux factions.

A un signal du gonfalonier, la barrière se baissa de nouveau. Les troupes et les clarinettes sonnèrent à l'intérieur des fanfares de triomphe; Sainte-Marie sonnait à tout rompre, et les Milanaise, se frayant un chemin, s'approchèrent d'Alpinolo, l'embrassèrent triomphant, le prirent sur les bras, et le portèrent dans la direction de l'estrade où il devait recevoir la couronne des mains de la seigneurie. Ils criaient: « Vive Alpinolo! — Vive Milan! — Vive saint Ambroise! »



L'éclair de joie que la victoire faisait briller sur le visage d'Alpinolo se mêlait d'une façon indéfinissable avec la consternation qu'avaient imprégnée les malheurs passés, et avec les signes de la profonde douleur qui le dévorait, lorsque Aurigino Muraltu réussit à l'accuser. « Bonne nouvelle! lui cria-t-il; rejoisis-toi; il est arrivé un Milanaise.

— Un Milanaise?... et qui?

— Une de tes connaissances, Lanterio de Bescapé, le bras droit de Pusterla. Il a des choses à te dire de la plus haute importance, mais à toi seul. »

Ce fut un pêle-mêle d'élées dans l'esprit d'Alpinolo. Francesco, Marguerite, Fra Buonvicino, les Aliprandi, tous les amis qu'il avait laissés à Milan, se présentèrent à sa pensée, avec l'espérance de voir quelqu'un d'eux, d'en recevoir peut-être un message, au moins des nouvelles. Ainsi pressé de la plus vive importance, sans plus attendre les prix et la couronne qui lui étaient due, il se dégagga des bras de ses compatriotes, et se dirigea vers l'endroit où lui avait dit qu'il trouverait cet ami, sous le portique de marbre; malgré aux portières et aux bras de ceux qui l'entraînaient dans la rapidité de sa course. « Le voici! regarde-le, » dirent les Lombards en montrant le nouveau venu à Alpinolo, qui, fixant ses regards sur lui, se trouva vis-à-vis de Ramengo.

En vain celui-ci aurait voulu se soustraire à cette rencontre subite et vier Alpinolo en particulier, en vain il faisait signe au page de se taire, de venir, qu'il avait à lui parler; un père qui trouva un aspic endecté au fond de son fils unique n'a pas les yeux plus épouvantés qu'Alpinolo lorsque ses regards rencontraient le visage exerçé du traître.

« Ramengo! » hurla-t-il d'une voix semblable au mugissement d'un taureau blessé. Puis, sans faire attention aux siennes de son adversaire, il saisit de nouveau le balon, son arme triomphale, et courut sur le Milanaise en criant: « Infâme espion! » Ce fut l'affaire d'un moment. Les Lombards, ne sachant comment expliquer cette colère, se retirèrent et laissèrent faire; mais Ramengo ne s'arrêta point à attendre le fureux, et se précipita derrière les marbres accumulés en cet



endroit; puis, sortant du côté opposé, il se jeta au milieu de la foule la plus épaisse, et petit à petit, au sein de cette fourmière, il parvint à s'échapper. Alpinolo ne perdait point cependant les traces du fuyard, répétant à huit voix: « Espion, enfin je te tiens! Au large! prenez garde à vous! Laissez-moi l'atteindre! Un seul coup le punira de tous ses crimes. » Et pour se faire place, il frappa à droite et à gauche surquinconque se trouvait sur ses pas pour ses pêchés.

La plie de Pise, semblable à celle des autres pays et des autres temps, avait éprouvé un peu de pein (que d'autres (l'appellent national) de ce qu'un étranger avait remporté l'honneur de la journée; et, comme il arrive, les vainqueurs ne lui en tontent pas moins que les vaincus. Lorsqu'ils virent Alpinolo, non content de dédaigner le prix, entrer en si furieuse colère, et, sans rien considérer, maltraiier tous ceux qui l'entouraient, ils se tournèrent contre lui: « A qui ce vent donc est enragé? — Par tous les saints du calendrier, disaient les autres, il faut qu'il ait bu du sang de dragon et mangé de la chair de crocodile! — Finissons-en une bonne fois avec cet Ambroisien endiable! »

Et entre les Milanaise et les Pisans comme n'a la bataille des langues qui précède ordinairement la bataille des mains.

« Faites-nous place, Pisans, honte des nations! criaient les Lombards en regardant de travers.

— Passez votre chemin, Milanaise, grands mangeurs de fèves! répondirent les Pisans en montrant le poing.

— Les lèvres sont meilleures que les goussets, dont on achète trente-six pour un pain d'âne. »

Des parades en un vint aux mains: « Ce sont des goussets, ce sont des gibelins, ce sont des traitres Raspanti. Alors une lutte s'engagée, qui donna fort affaire, puis la calme, aux nobles et aux gonfalonieri. Plus d'un resta mort sur le champ, plus d'un en remporta de facheux souvenirs pour toute la vie; mais comme il arrive le plus souvent que les coupables profitent des querelles des innocents, au milieu de ce tumulte, Ramengo put prendre sa course, et par le chemin le plus court s'en aller à la grace de Dieu.

Lorsque Alpinolo s'aperçut qu'il perdait son temps à le poursuivre, il se prit à se mandre, à mandre le jour qui l'avait vu naître, celui qui le lui avait donné, et la fantaisie qu'il avait eue de prendre part à ce combat. S'il ne s'y fut point mêlé, il aurait rencontré Ramengo; il se serait vengé sur lui en vengeant Franciscolo, la divine Marguerite, la

patrie perdue par sa faute, l'humanité déshonorée par le traître.

De son côté, Ramengo, échappé au péril d'être tué par son propre fils, commença à se plaire et à chercher dans la colère le remède de ses remords : cette circonstance redoubla encore sa haine contre Pusterla.

« C'est parce qu'il m'a trompé par les apparences d'un faux amour, que j'ai tué ma femme. Un fils au moins me restait d'elle, un fils en qui je pouvais me complaire et me rendre l'envie de ceux qui peut-être me méprisent. Et cet infâme vient encore se jeter entre nous ; et, pour ses folles fantaisies, le père et le fils sont divisés : sont ennemis ; mais, non ; je ne me reposerai point que je n'aurai réussi à me réconcier avec mon fils ; j'exterminerai celui qui le fascine. Alors je me rapprocherai d'Alpinolo, je reparaitrait avec lui dans la société, à Milan, à la cour. Lorsque je serai arrivé à un poste brillant, qui cherchera jumais quel fut mon premier pas ! Mais toi, ton maudit, qui es la cause de notre séparation, je sais maintenant où tu t'abrites ; et que je ne sois pas un homme, si je ne te fais expier ton crime par le sang. Alors seulement tu auras payé ta dette. »

Et il écrivit à Lucchino Visconti la lettre que nous avons trouvée dans les mains du secrétaire, le jour de l'entretien du prince et de Marguerite, dans laquelle il demandait l'impunité pour son fils, et laissait entrevoir qu'il était sur le point



de faire quelque chose pour empêcher l'assassinat de son fils.

Il s'avancera donc par la Valtigne avec une file de mulets, et après quelques détours se trouveront enfin dans le val Travaglia. Mais au moment où ils étaient engagés le plus dans ces gorges, ils se virent attaqués par une bande d'hommes

de partir pour rejoindre Pusterla. Il n'osa plus se montrer,

de toute cette journée, dans les rues de Pise ; il ne retourna plus dans l'auberge d'Aquavino, qui regardait sa maison comme souillée pour avoir abrité un homme de cette espèce. Une taverne, avec une branche d'arbre pour toute enseigne, où logeaient la nuit des port-faix, des mariniers et de mauvaises femmes, fut le refuge de Ramengo pendant les jours qui suivirent ; mais, riche en ruses et en argent, il ne tarda pas à s'entendre avec un capitaine de navire qui, au premier bon vent, devait mettre à la voile pour Anfibie ; en effet, après peu de jours, il quitta sain et sauf l'Italie.

Alpinolo, qui, jour et nuit, l'épiait dans les coins les plus reculés, dans la foute la plus épaisse, eut beau temps à l'attendre. Il ne devait plus le rencontrer que dans un horrible lieu.

CHAPITRE XVI.

L'EXILE.



La fidélité de Pedrocce de Gallarate, Buonvicino lui confia Pusterla. Pedrocce était le chef d'une de ces espèces de caravanes qui, deux ou trois fois l'an, faisaient le voyage de France pour y porter les denrées du Levant et les draps de Milan. Il avait la tournure d'un portefaix, la face bronzée par le soleil et la gelée, les mains robustes et callosées. Il était vêtu d'un justacorps serré à la taille par une large ceinture de cuir noir qui soutenait un cimeterre ; souvent son capue, rabattu sur les yeux, lui donnait une physionomie si dure qu'elle avait quelque chose d'effrayant. Cependant c'était le meilleur homme du monde, un bon vivant aimable et tranquille qui n'eût pas voulu faire de mal à une mouche. Capitaine d'une bande de muletiers, expéditionnaire ambulant, on le trouvait toujours prêt à tout faire, habile et discret. Il était porté de la même façon que l'indigence plénière et une soudaine de mort, une chasse pleine de relâches et le prix de l'infamie et de la trahison. Cette fois, il avait chargé son convoi de fraps sortis des fabriques de Bressana et de la maison de Varese, pour les porter à Louvain, à Sedan et

avines, qui d'abord firent craindre à Pusterla pour sa vie et celle de son fils ; rassemblant les muletiers, il se prépara à se défendre. Mais ils s'aperçurent bientôt que ces gens-là n'en voulaient point à leur vie. Ils les laissèrent libres de condamner leur chemin, pourvu qu'ils abandonnassent leur convoi où ils avaient une énorme taille, parce qu'ils venaient de Milan, et qu'ils étaient eux-mêmes les ennemis du seigneur de Milan.

Ils commencèrent déjà à dépeupler la caravane, lorsque Pusterla apprit qu'ils étaient les hommes d'Anrigino-Murillo de Locarno. C'était, si on s'en souvient, un des amis de Pusterla ; il avait assisté à la réunion de la fatale soirée ; et, condamné à mort par les Visconti, au lieu de fuir avec les autres proscrits, il s'était retiré dans les montagnes patrimoniales et à Locarno, dont il était le seigneur. Là, ayant fait alliance avec les Rusconi, seigneurs de Bellinzona, il avait levé bataille contre Lucchino.

« C'est pour cette nouvelle, suffisante pour chasser de l'esprit de Pusterla toutes les résolutions de repos, de fuite et de retraite. « Anrigino, dit-il aux hommes de la bande, c'est un de mes grands amis ; malheur à celui qui touchera un fil de ces bagages ! Nous sommes du même parti, et je viens pour faire cause commune avec lui. »



Il obtint en effet que ces *Masnadieri*, qui avaient une espèce de bonne foi à leur manière, et qui respectaient le droit des gens à la façon des modernes Bédouins, ne touchassent point les bagages ; puis il s'embarqua sur le lac Majeur. Le petit Venturino paraissait jour à jour avec délices de la beauté d'un ciel si pur, de ces eaux, de ces rivages, de cette mer environnée de montagnes escarpées et de ces plages ornées de la plus luxuriante végétation. Il resta un instant les yeux comme fascinés par ces enchantements ; puis, se retournant vers son père : « Où ! si ma mère était avec nous ! » s'écriait-il. Et leurs pleurs se confondaient, et ils soupiraient ensemble.

Mais si le cœur et l'esprit de l'enfant se nouaient que d'amour, le père était occupé d'idées bien différentes. Il se voyait déjà chef d'une armée de braves et résolus montagnards, et la terreur de Visconti. De victoire en victoire, sa pensée courait jusqu'au jour où il imposerait un pacte à Lucchino, et où il régnerait par les armes sa femme et sa patrie. Lorsqu'il arriva à Locarno, il y fut reçu avec enthousiasme, fêtes, réjouissances, tout lui fut prodigie. On lui montra un grand appareil de puissance, où lui exagéra les forces dont on disposait. Mais Aurigino-Murillo était chef, lui, il y était chef de sa petite armée, et pour renoncer au commandement, il faut plus de veux et moins d'impétuosité que n'en avait le jeune rebelle. On fit donc des politesses infinies à Pusterla ; mais quant à *de Tandorifé*, on ne lui en donna aucune, aux courtes illusions succéda un prompt déchirement, et avec son inquiétude habituelle, Pusterla souhaitait être bien loin d'un lieu où ses amies étaient, disait-il, l'abandonnent et le trahissaient.

Il reçut des lettres de Buonvicino. Celui-ci, avec toute la chaleur de l'amitié, le suppliait de fuir, de s'éloigner le plus qu'il pourrait, de ne point se laisser alerter par les trop faciles espérances des bandits. Il le conjurait de se souvenir que la vie de Marguerite pouvait dépendre d'un de ses mouvements ; de penser à son fils, qui l'avait avec lui, et qu'il devait conserver à l'amour de cette infirmité. Il lui apprenait ensuite les préparatifs de Lucchino contre Murillo, et qu'certainement écraseraient une poignée de révoltés, quelque courage qu'ils dussent déployer.

Cédant en paix aux conseils de l'amitié et de la prudence, en partie au dépit de se voir délaissé, Pusterla quitta Locarno, où il devint le sujet d'autant de râilleries qu'il avait magnifiquement obtenu d'applaudissements. Toujours accompagné de Pedrocce, il s'avancait à travers les Alpes, en suivant des routes marquées seulement par l'écoulement des eaux et par quelques croix qui marquaient les endroits où les voyageurs s'étaient engloutis dans le précipice. C'était un étrange spectacle pour nos bannis que cette suite de muletiers qui, toujours suspendus sur le bord de l'abîme, gravissaient tortueusement, à pas lents et la tête basse, sans qu'an sein de cette vaste solitude on entendît d'autre bruit que le battement de leurs sabots, le tintement des grelots de leurs colliers, les sifflets et les jurons des muletiers. Au centre de la caravane, Pusterla s'avancait sur un mulet robuste, tenant Venturino en étrape. Pedrocce cheminait à pied à ses côtés, courant çà et là pour donner les ordres nécessaires, puis revenant toujours à son poste, pour aléger, par son entretien, l'ennui du seigneur lombard.

« Où ! d'ici en France, il n'y a qu'un saut, Beau et riche pays que celui-là. La Lombardie n'en vaut pas la moitié. — Quel est le gouvernement ? — Mais ce sont des choses que je n'entends point. — Les routes ? — Attendez-vous à les voir toutes parallèles à celle que nous suivons, qui, comme chacun sait, a été faite par le diable. Abîmes, precipices, ruines, éboulis dans les montagnes, bois, marécages dans les plaines, des volcans partout. Mais les routes savent où elles mettent le pied, et, le plus souvent, le voyage s'accomplit sans qu'une seule perisse. Et puis, à quoi servir d'avoir peur ? Si l'autre meurt, bonne nuit, c'est une corvée qu'il faut faire au moins une fois. Je dis bien : le pire, ce sont les malandrins. Vous avez vu comme nous l'avons échappé belle avec ceux de là-bas. En l'an treize cents et je ne sais plus combien, nous revîmes d'Avignon avec soixante mille florins d'euros tout neufs. Je suis hors de moi rien qu'à me rappeler ce beau magot. Le saint-père me les avait confiés pour les porter au cardinal Poggetto, son neveu, pour payer pour les troupes

chargées de tenir en bride certaines factions et d'autres choses auxquelles je ne m'entends point. Le saint-père, parce que ses florins lui tenaient au cœur, me donna cent cinquante cavaliers pour convoyer mes trente mules ; des cavaliers, je vous le dis, que l'autre en trempait. On va, nous passons fleuves et monts sans faire une rencontre, lorsque, engagés dans une vallée de la Savoie, je commençai à remarquer certaines figures qui ne promettaient rien de bien. « N'ayons pas peur, dirent les cavaliers français ; nous ne faisons qu'une bouchée des Bafiens. » Il faut dire qu'ils ne s'étaient pas bien recommandés à saint Christophe pour avoir un bon voyage, parce que les Français ont toutes les bonnes qualités, mais peu de dévotion. Pendant que nous vîmes, non pas une bouteille, mais un tonneau, voici toute la bande, Dieu sait combien ils étaient ! qui nous tomba sur le dos. Ferme, prends, frappe, lissez ; ces Français paraissaient autant de paladins Bafaud. Mais il faut avouer qu'au jeu des mains, les Italiens n'ont pas leurs pareils au monde. En somme, ces gens, qui étaient de Pavie, démontèrent les Français, et après les avoir débarrassés du poids de leur armure et de leurs bagages de cavaliers, les renvoyèrent à Avignon à pied, comme des pèlerins ; puis il m'élevèrent juste la moitié de mon argent et de mes mules, chose qui n'était point encore arrivée de-



puis que les pedrocchi vont de Gallarate en France. Et je dus conduire au cardinal-légat ce qui me restait.

Lorsque Pusterla arriva sur la crête des monts qui séparent les deux contrées, il s'arrêta, regarda de tous côtés le ciel et la terre. Les genoux semblaient lui manquer, et Pedrocchi lui demanda s'il se trouvait mal. Il répondit en soupirant : « Ici finit l'Italie ! »

— L'Italie, s'écria Pedrocchi, Votre Excellence pourra la trouver dans Avignon. Là, cardinaux, sefs, caméfriars, poètes, bouffons, tout est Italien.

— Eh connaissez-vous dans cette ville d'Avignon Guillaume Pusterla ?

— Qui ? l'archiprêtre de Moura ? Je l'ai accompagné moi-même.

— Et comment se trouve-t-il ?

— Très bien ; gris, triomphant ; il est d'une santé à passer cent ans.

— Je le sais ; mais je demande si le pape le favorise, s'il connaît les disgrâces de sa famille à Milan, s'il est bien vu à la cour.

— Ce sont des choses auquelques je n'entends rien.

Après un court séjour à Paris, Pusterla vint dans cette partie tout italienne de la France, comme le lui avait dit Pedrocchi, c'est-à-dire dans le comté de Venissieux. A peine arrivé à Avignon, il s'informa de la demeure de l'archiprêtre de Moura, Guillaume Pusterla, son oncle, et il fut reçu par le même prélat avec toute la joie imaginable. L'argent que Pusterla avait placé sur les principales maisons de commerce de la France, et qui s'élevait à des sommes très-considerables, lui permit de mener, malgré la confiscation de ses biens, un train convenable à son renom et à sa naissance. Son oncle le mit en rapport avec tous les dignitaires ecclésiastiques d'Avignon, et aussi avec les hommes qui se distinguaient le plus par leur science, entre autres avec Pétrarque.



lorsqu'ils vont apprendre l'heureuse nouvelle ! Les célébres ouvertes de nouveau, leurs morts enservis en terre béante, les chants qui leur seront rendus, le bonheur de revoir les cérémonies solennelles qu'ils n'avaient pas vues depuis vingt ans.

En parlant ainsi, les larmes venaient aux yeux du bon archiprêtre ; mais l'heureuse nouvelle, comme il disait, causa bien de mauvaises mœurs à Pusterla, par la perte de ses espérances.



Sur ces entrefaites, Ramengo arriva à Avignon et se présenta à Pusterla comme un ami. En effet, c'était un ancien client de sa famille, et qu'il s'était lui-même attaché par des bontés. Il avait été l'époux de cette Rosalie qui lui avait inspiré tant de compassion, s'il ne l'avait point aimée d'amour. Ses crimes énormes, ses tentatives contre l'honneur de Marguerite, lui étaient inconnus. Quant à sa dernière trahison, Alpimolo, dans le premier moment, s'était jeté aux pieds de Pusterla avec l'intention de lui confesser sa propre faiblesse et la criminelle perfidie de Ramengo. Mais pour courir à la recherche de Marguerite, il avait interrompu sa confession, et si on ne fait point de tels aveux dans le premier état d'un généreux repentir, la réflexion nous en ôte ensuite le courage.

Aussitôt qu'il vit Ramengo, autre exilé l'aborde avec cordialité, en lui demandant : « Etes-vous venu de vous-même ou par contrainte ?

— Moitié l'un, moitié l'autre, » répondit Ramengo ; et il imagina autant de mensonges qu'il lui en fallait pour exciter la compassion et gagner la confiance de son seigneur. Voyant en lui un concitoyen exilé comme lui, comme lui persécuté et peut-être pour lui, Pusterla

trouvait à Ramengo des titres suffisants pour qu'il l'accueillît à bras ouverts, le désirait pour son hôte, et se mit à entamer avec lui ces premiers stades de la conversation du banni : la patrie et la famille.

Le trahie avait trop beau jeu. Par un facile mélange du faux et du vrai, Ramengo sut non-seulement éloigner tout soupçon de l'âme du Lombard, mais encore acquérir entièrement sa confiance. Avec une fougue d'autant plus grande que depuis longtemps elle n'avait point trouvé à s'assouvir, Francesco exposa au nouveau venu ses déceptions à cause du nouveau traité conclu par le saint-père avec Lucchino, et du soupçon qu'il avait conçu que les ambassadeurs de ce prince avaient machiné de le prendre par violence, et de le traîner à Milan ; soupçon, à vrai dire, fondé sur un trop grand nombre d'exemples d'une semblable déloyauté.

Nos lecteurs doivent se souvenir que Ramengo avait montré aux réfugiés de Pise certaines lettres de Martino della Scala, qu'il se disait chargé de remettre à Pusterla. C'était encore une de ses trahies. Sartor, que Francesco était dans les bonnes grâces de Scaliger, et comment il avait été exécuté à la vengeance pendant qu'il était à Vérone, d'accord avec Lucchino, il feignit une lettre dans laquelle Martino annonçait qu'une rupture définitive allait éclater, par ses soins, entre lui et Lucchino. Il invitait Pusterla à se rendre à sa cour, lui promettant de larges honneurs et une autorité égale au mérite d'un homme si généralement clair et révéré, qui entraînerait sous ses drapeaux tous ceux qui désiraient rendre la liberté à leur patrie et la reconquérir pour eux-mêmes.

C'était trapper un coup de maître sur une âme ambitieuse et inquiète comme celle de Pusterla. Ramengo, battant le fer pendant qu'il était chaud, lui exposa l'état de toute l'Italie, ce qu'il avait pu pénétrer des dessins des banni pendant son séjour à Pise. Il raconta comment il s'était abouché et entendu avec ces derniers, et même qu'il venait de leur parler de solliciter de prendre l'île de la patrie, qui lui demandait merci ; de sortir d'un repos apathique ; de se souvenir comment Matteo Visconti, après neuf années, était revenu au pouvoir, parce que les fautes des Porriani dépassaient les siennes.

Flottant entre son imagination, qui souriait à un avenir de vengeance et de tendresse, et les conseils de son oncle et ceux de Buonivincino ; quelquefois résolu de tenter toute chose pour sortir de ce calme homicide ; quelquefois ayant soif de paix, de ce repos dont il se sentait plus désireux que capable, il était dans la pire des conditions : celle de l'homme qui ne sait pas prendre un parti.

« Pourquoi ne reconnrez-vous pas à Pommaso Pezzano ? » lui dit Ramengo. Le Pezzano était un astrologue de ce temps fort renommé dans Avignon ; et c'était alors, et non pas seulement alors, un expedient excellent pour les esprits faibles et indécis, que de substituer aux calculs de la prudence les prophéties d'un imposteur. Le conseil plus à Francesco. L'astrologue, après avoir fait montre d'études et de connaissances mystérieuses, lorsqu'il eut observé pendant plusieurs jours la main de Pusterla et les étoiles, forma l'horoscope et trouva l'ascendant, lui annonça alors que sa vie était en grand danger, et que quelqu'un, sous de gracieuses appâtures, cherchait à le livrer à ses pires ennemis.

Il n'en fallut pas davantage pour confirmer Pusterla dans le doute qu'il avait déjà conçu que la cour pontificale voulait le livrer, comme une victime, à Visconti réconcilié. Il fit donc les préparatifs de son départ. Quelques raisons que lui apporta son oncle, quelques exhortations qu'il lui fit, les larmes aux yeux, d'écouter la divine sagesse, qui taxe de folie ceux qui dépensent leur argent à tenter la ruine des possédants, quelques assurances qu'il lui donnait qu'il n'avait point à craindre de trahison si notre des prêtres d'un Dieu de justice, Pusterla se confirmait d'autant plus dans son projet de revenir en Italie. « Enfin, disait-il, quel mal peut-il m'arriver ? Je ne me livre point aux mains de mon persécuteur ; je ne me confie point avilétement à une indulgence, à une générosité mensongère. Non : je reverrai l'Italie, — Italie ! qui peut profiter ton nom sans ajouter belle et infortunée ! Je m'approcherai de mes amis, de Marguerite. De là, je pourrai comprendre et apprécier la situation de ma patrie ; et mieux que dans Avignon, terre de prêtres, je trouverai un sûr et honorable asile dans Pise : Pise libre, souveraine des mers et émouette des Visconti ! »



J.-J. DUBOCHE, rue de Seine, 33. — PAGNERRE, rue de Seine, 14 bis.

LE MESSAGER PARISIEN, ALMANACH DE L'ILLUSTRATION.

PETIT IN-4° DE 52 PAGES ILLUSTRÉES DE 63 GRANDES GRAVURES.

PRIX : 60 CENTIMES.



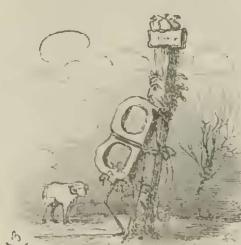
JANVIER. — Le Verseau.

Celui qui naît sous ce signe
A l'heure faible et bouchée ;
Trop accessible aux douleurs,
Il répandra bien des pleurs.



FÉVRIER. — Les Poissons.

Celui qui naît sous ce signe
Aime la pêche à la ligne ;
Mais souvent, comme un poisson,
Il est pris à l'hameçon.



MARS. — Le Bélier.

Celui qui naît sous ce signe
Aisement grande et s'indigne ;
Mais son fol empêtement
Ne subsiste qu'un moment.



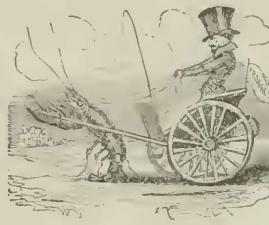
AVRIL. — Le Taureau.

Celui qui naît sous ce signe
Est d'une valeur insigne ;
Des éloges lui sont dus,
Pour ses travaux assidus.



MAI. — Les Gémeaux.

Celui qui naît sous ce signe
A tous les maux se résigne,
Est fidèle à ses amis,
Et tient ce qu'il a promis.



JUIN. — L'Écrevisse.

Celui qui naît sous ce signe,
A l'heure d'être festifine,
Marche au but qu'il s'est donné
Par un sentier détourné.



JUILLET. — Le Lion.

Celui qui naît sous ce signe
Pour rien se bat et s'affigne ;
Mais sans peine il est dompté
Par une jeune beauté.



AOÛT. — La Vierge.

Celle qui naît sous ce signe,
Douce et blanche comme un cygne,
Faute des dons de Plutus,
A pour trésors ses vertus.



SEPTEMBRE. — La Balance.

Celui qui naît sous ce signe
Des plus grands honneurs est digne ;
Car il pèse en son honnête
Les faibles et les puissants.



OCTOBRE. — Le Scorpion.

Celui qui naît sous ce signe
Cherit le jus de la vigne ;
N'ayant point l'art d'auasser,
Il sait du moins dépenser.



NOVEMBRE. — Le Sagittaire.

Celui qui naît sous ce signe
Souffre peu qu'en l'egratigne,
Et toujours, vaillant archer,
A des traits à déchirer.



DÉCEMBRE. — Le Capricorne.

Celui qui naît sous ce signe
Est fidèle à la consigne,
Et très-exact à payer
Ses impôts et son loyer.

L'ILLUSTRATION

a terminé son premier volume ; mais la nécessité de faire réunir un assez grand nombre de numéros empêche la mise en vente de ce volume et de la *Table des Matières*. Nous prions nos abonnés de vouloir bien attendre encore quelques jours, et de nous adresser, en attendant, la demande des numéros qui peuvent leur manquer pour compléter leur collection. *Tout numéro quité ou perdu peut se remplacer au prix de 75 centimes.*

MAGASINS DE NOUVEAUTES DE LA VILLE DE PARIS, rue Montmartre, 174, près le boulevard.

Ce magnifique Etablissement a réalisé la plus belle idée commerciale de notre époque, en ouvrant un magasin dédié aux nouvelles et grandes manufactures de la France, et presenter aux consommateurs l'union inconnue jusqu'ici d'un extrême bon marché et de qualités toujours satisfaisantes. Le bon sens public, que l'on ne trompe jamais, a compris de sitôt l'utilité de cette belle entreprise. La vente accorde d'abord, bien entendue, toujours belle traitée, y ramène d'autre lombes. La puissance engagée a été grande ; elle n'a cessé de grandir et s'accroît encore par l'appreciation, chaque jour mieux sentie, des avantages offerts aux acheteurs.

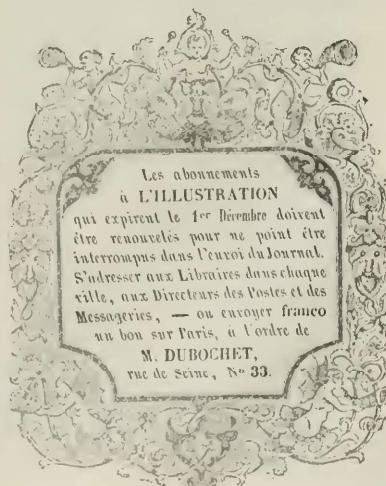
On trouve à la *Ville de Paris* tout ce que prahit l'industrie des tissus ; les soieries, les images, les toiles, tous les tissus de cotou, tous les objets usuels, comme ceux du plus grand luxe, les riches dentelles, les cachemires des Indes, les étoffes pourantement, tout ce qui constitue une riche et belle, et riche transmission. — Ce qui, après tout, ne convient plus, peut être rendu, échangé, remboursé même. Ces conditions nouvelles portent une grande sécurité et grande loyauté.

L'Etablissement que nous recommandons fait honneur à son titre, place au point le plus central de cette ville, dont le nom se lit sur sa façade, il répond à la splendeur, à l'élégance, à l'activité industrielle de cette grande capitale. Agrandi et embellie plusieurs fois depuis sa création, il est un juste sujet d'admiration pour les étrangers, et continue à maintenir notre prépondérance commerciale en Europe.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

VARIES. — Bas élastiques en caoutchouc pour varices, sans contre-joint, et ne formant aucun pilier aux articulations, — FLAMETOURIE, seul inventeur et fabricant, rue des Arcis, 25.

OEUVRES COMPLÉTÉES DE MOLIÈRE, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SAINT-BEVILLE, avec 800 dessins de TONY JOHANOT. 1 volume grand in-8 jesus velin. (J.-J. Dubochet et Comp., éd.) 20 fr.



Modes.



La fourrure et le velours commencent à dominer dans toutes les toilettes, et les plus merveilleux pardessus, paletots et manteaux seront bordés de manteau. La forme qui semble vouloir être adoptée par les femmes élégantes est celle du kabadda, dont nous donnons aujourd'hui le modèle. Pour la promenade, il doit être plus long. En velours garni de fourrure, il est charmant.

L'autre figurine porte un pardessus en satin avec collet et des manches qui s'ajustent à volonté; c'est presque l'ancien witschoua serrant la taille.

Pour les sorties de bal on fait de très-grands manteaux à capuchon bordés de cygne ou d'hermine.

Quant aux twines, puisque cette mode anglaise, déjà acceptée par les hommes, semble prendre aussi une place importante dans nos toilettes, et qu'ainsi elle devient française, disons que ces vêtements se font en drap-cachemire brodé en soutache et doublé en fourrure, ou en satin; le collet, fait à peu près comme le collet des habits, est reconvertis en fourrure, et peut se dresser pour garantir le cou du frôlé; les manches sont aussi comme celles des hommes, mais plus larges du haut, afin de laisser libre le passage de la robe; les parements en fourrure permettent

aux mains de se cacher dessous en l'absence du manchon, qui souvent est gênant par un temps pluvieux.

Les jupes des robes conservent beaucoup d'ampleur, mais on a supprimé les tourneurs et les jupes crinolines. La taille gagne beaucoup de grâce à être entourée seulement des plis de la robe. Les manches des robes de sortie se font plus souvent justes; la variété est dans l'arrangement des ornements; c'est une affaire de goût et d'intelligence.

Pour le matin, nous recommandons une redingote en satin, avec des chevrons en velours posés sur le devant de la jupe, et au bout de chaque chevron, un nœud en passementerie terminé par des glands; — le corsage montant est orné de la même garniture, repassée et s'harçissant vers le haut.

Un chapeau de velours avec un grand voile en dentelle est simple, mais distingué.

Bientôt nous aurons à raconter les élegances du soir, car voilà qu'on a quitté la vie de château pour la vie de salon. On se retrouve, on s'assied, et la première, la plus importante affaire, c'est la toilette; il faut donc s'en occuper; ainsi ferons-nous.

Amusements des sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

1. Cette épitaque est celle du célèbre Diophante. La voici en vers latins, telle qu'elle a été donnée dans l'anthologie grecque :

Hic Diophantus habet innum, qui tempora vita
Hilus mea deposita est ubi
Ego inveni te, tamquam mala
Vestire hinc capi parvus dominecum
Seputa uxori post huc sociari, et anno
Forosum quinto nascetur inde puer.
Semensem ait postquam attigit uite paterna
Infelix subita morte periremus obit.
Quatuor astales genitor ligeru superest
Cogitor, hinc annos illius asserere.

Pour connaître l'âge de Diophante à sa mort, il faut trouver un nombre dont le sixième, le douzième, le septième et la moitié, en y ajoutant 5 et 4, fassent le nombre lui-même. Ce nombre est 81.

II. La solution de ce problème est des plus faciles. La première personne a en 160 fr.; la seconde, 125 fr.; la troisième, 95 fr., et la quatrième, 120 fr.

Il faut remarquer que, sans la dernière condition, on une quadratique, quelque peu, le problème se résoudrait de la manière suivante : on pourrait y satisfaire d'une infinité de manières. C'est cette dernière condition qui limite la solution à une seule.

III. Placez sur le tapis d'un billard une bille, et frappez-la, sur le côté, d'un coup perpendiculaire au billard et avec le tranchant de la main; vous la verrez marcher quelques centimètres du côté où doit la porter ce coup; puis retrouvez au roulement, sans avoir rencontré aucun obstacle et comme d'elle-même.

Cet effet n'est pas contraire à ce principe de mécanique si connu qu'un corps, mis une fois en mouvement dans une direction, continue de s'y mouvoir tant qu'aucune cause étrangère ne l'en détourne; car, dans le cas proposé, voici comment les choses se passent.

Le coup imprime, comme on vient de dire, à la bille, lui donne deux mouvements, un de rotation autour de son centre, et un autre direct, par lequel son centre se mouve parallèlement au tapis, dans la direction du coup. Ce dernier mouvement ne s'exeute qu'en frottant sur le tapis, ce qui l'assentit bientôt. Mais le mouvement de rotation autour du centre subsiste, et, le premier une fois cessé, il fait rouler la bille comme pour revenir sur elle-même. Ainsi il n'y a dans cet effet rien que de très-conforme aux lois communes de la mécanique.

IV. Il est aisé de voir que si le poids C était précisément au milieu de la barre AB, les deux personnes en porteraient cha-

que la moitié; mais si le poids n'est pas au milieu, on démontre, et il est aisé de le démontrer, que les parties du poids soutenu par les deux personnes sont en raison inverse de leur distance au point. Il est donc question de le diviser en raison des distances, et la plus grande portion sera celle que soutiendra la personne la plus voisine du poids, et la moindre sera celle que soutiendra la plus éloignée. Le calcul se fera par la proportion suivante :

La longueur totale du levier AB est à la longueur AE comme le poids total est au poids soutenu par la puissance qui est à l'autre extrémité B; ou AB est à BE comme le poids total est à la partie soutenue par la puissance C.

Soient, par exemple, AB de trois mètres, le poids C de 150 k., AE de 2 m., et BE de 1 m.; vous aurez cette proportion : 3 est à 2 comme 150 est à un autre terme, qui sera 100. Ainsi, le porteur placé à l'extrémité B portera 100 kilog.; conséquemment la puissance placée en A ne sera chargée que de 50 kilog.

La solution de ce problème donne le moyen de répartir un poids proportionnellement à la force des agents qu'on emploie à le soulever; car, si l'un des deux est, par exemple, de la moitié moins fort que l'autre, il n'y aura qu'à le placer à une distance du poi le double de l'autre.

NOUVELLES QUESTIONS A RESOUDRE.

I. Quinze chevaux et quinze Tares se trouvent sur mer dans un même vaisseau; il survient une furieuse tempête. Après avoir jeté dans l'eau toutes les marchandises, le pilote annonce qu'il n'y a de moyen de se sauver que de jeter encore à la mer la moitié des personnes. Il les fait ranger de suite, et, en comptant de 9 en 9, il en jette le neuvième à la mer, en recommençant à compter le premier du rang quand il est fini. Il se trouve qu'après avoir jeté quinze personnes, les quinze chevaux sont restés. Comment le pilote a-t-il disposé les trente personnes pour sauver les chevaux?

II. Comment peut-on distribuer commodément 4, 8, 16, 32 hommes pour porter un fardeau considérable sans s'embarrasser?

Rébus.

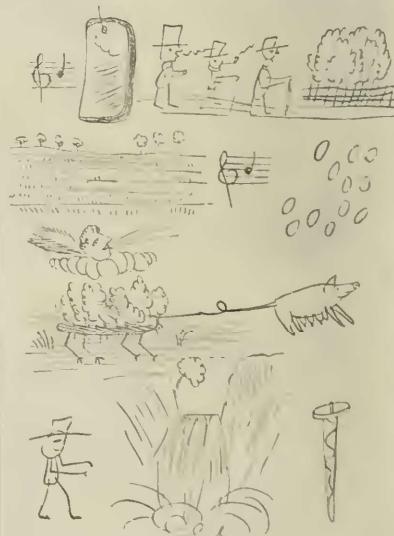
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

TYPES DE L'ANCIENNE COMÉDIE.



RÉBUS COMMUNIQUÉ PAR UN JEUNE APPONÉ À L'ILLUSTRATION



On s'adresse aux Directeurs des postes et des messagers, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinski dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMÉ et C° rue Damiette, 2.

